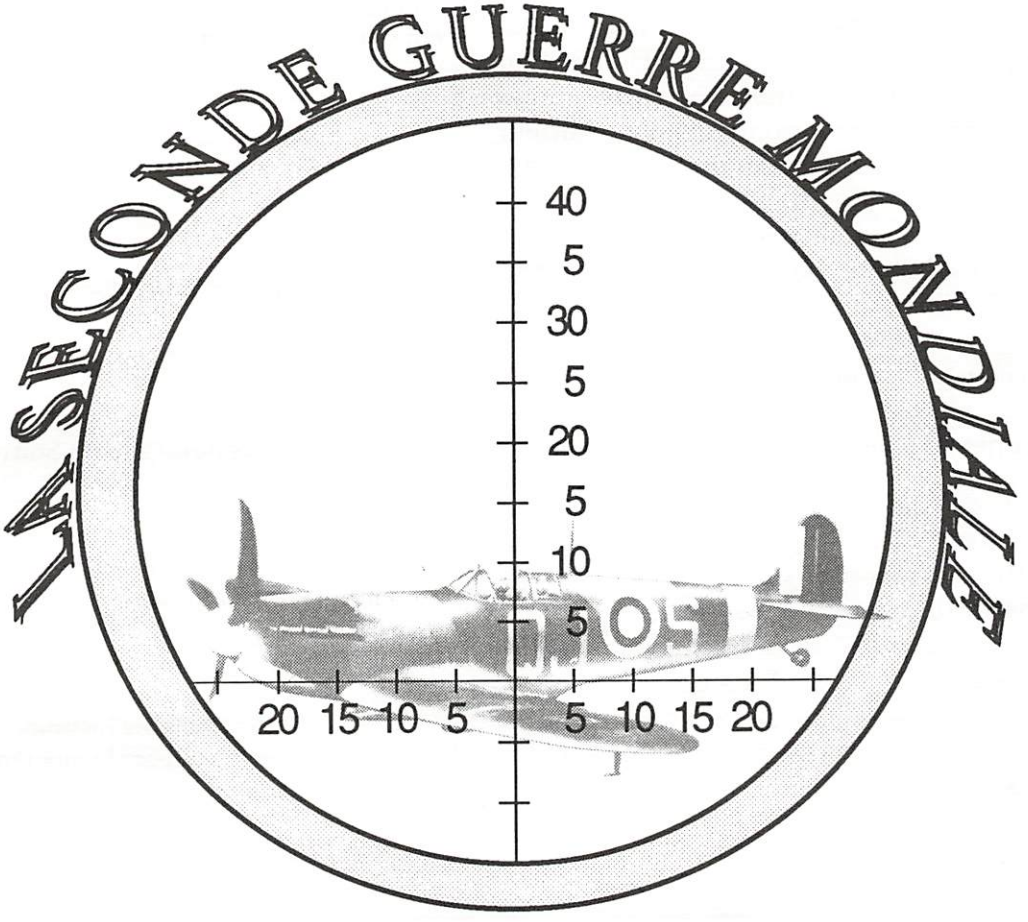
LE JAVELIER

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LA CÔTE-DU-SUD

VOLUME XI *NUMÉRO 1* *FÉVRIER 1995*



ET LA CÔTE-DU-SUD

Sommaire

Liminaire ..... p. 2
La marine marchande à l'heure de la guerre ..... p. 3-5
Arthur Pelletier, un acteur du débarquement de Normandie ..... p. 6-9
Reportage sur un aviateur: Camille Bouchard ..... p. 10-11
Martin Caron se raconte ..... p. 12-13
Autres témoignages sur la guerre ..... p. 14
Une émeute à Saint-Philippe-de-Néri ..... p. 15
Infos ..... p. 16

Liminaire.

En ce début d'année, notre revue d'histoire vous apporte nos bons voeux en même temps que sa gerbe coutumière d'articles variés sur des sujets d'ordre historique.

Le thème principal de cette livraison nous ramène quelque cinquante ans en arrière, alors que s'éteignaient en Europe les feux de la deuxième guerre et que débutait une ère de prospérité en Amérique.

La Côte-du-Sud n'a pas été en reste dans l'effort collectif de guerre. Sa contribution s'est faite surtout en termes de personnel militaire. Combien d'hommes d'ici ont consacré, d'autres diront sacrifié leur ardeur juvénile à combattre d'abord leur propre peur avant d'aller affronter l'ennemi redoutable d'outre-atlantique! Plusieurs y ont laissé une partie d'eux-mêmes, certains des membres, leur santé, et parfois même leur vie. Plutôt que de tenter de départager le bien plus ou moins fondé de ce sale événement que constitue cette guerre-là comme toutes les autres d'ailleurs, nous laissons la parole à des gens de chez-nous qui l'ont vécue de près.

Les témoignages que nous présentons évoqueront des souvenirs pénibles aux gens de plus de soixante ans. Ils fourniront aux plus jeunes une occasion de saluer le mérite de jeunes d'une époque récente qui croyaient aux vertus de courage, de dévouement et de don de soi. Hommage à tous ceux qui, à leur façon, nous auront permis de vivre heureux et libres en ce pays, et plus spécialement sur notre Côte-du-Sud.

Guy Théberge, président.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE de la Côte-du-Sud

Le Javelier

Revue de la Société historique de la Côte-du-Sud, publiée trois fois l'an, à l'intention de ses membres et des amateurs d'histoire régionale.

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LA CÔTE-DU-SUD
Case postale 937
La Pocatière G0R 1Z0
Tél.: (418) 856-2104

Rédaction: Michel Dumais, Gérard Lafrance, Gaston Maurais, Pierrette Maurais, Arthur Pelletier, Guy Théberge

Montage: Michel Dumais

Impression: Imprimerie Fortin, La Pocatière

Dépôt légal: Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada

La Société historique de la Côte-du-Sud est membre de la Fédération des Sociétés d'Histoire du Québec (F.S.H.Q.)

Pour devenir membre de la Société historique et recevoir gratuitement la revue *Le Javelier*:

10$	membre étudiant
15$	membre individuel
25$	membre institutionnel
100$ à 499$	membre bienfaiteur
500$ et plus	membre à vie

Nous émettons des reçus pour fins d'impôt

Nos généreux donateurs en 1993-1994

Société historique de la Côte-du-Sud et/ou Centre d'archives de la Côte-du-Sud et du Collège de Sainte-Anne

500$ et plus

Famille Léopold Vocelle
M. Gaston Deschênes
Caisse populaire Desjardins de La Pocatière
Société Saint-Jean-Baptiste diocésaine

Fondation Héritage Côte-du-Sud

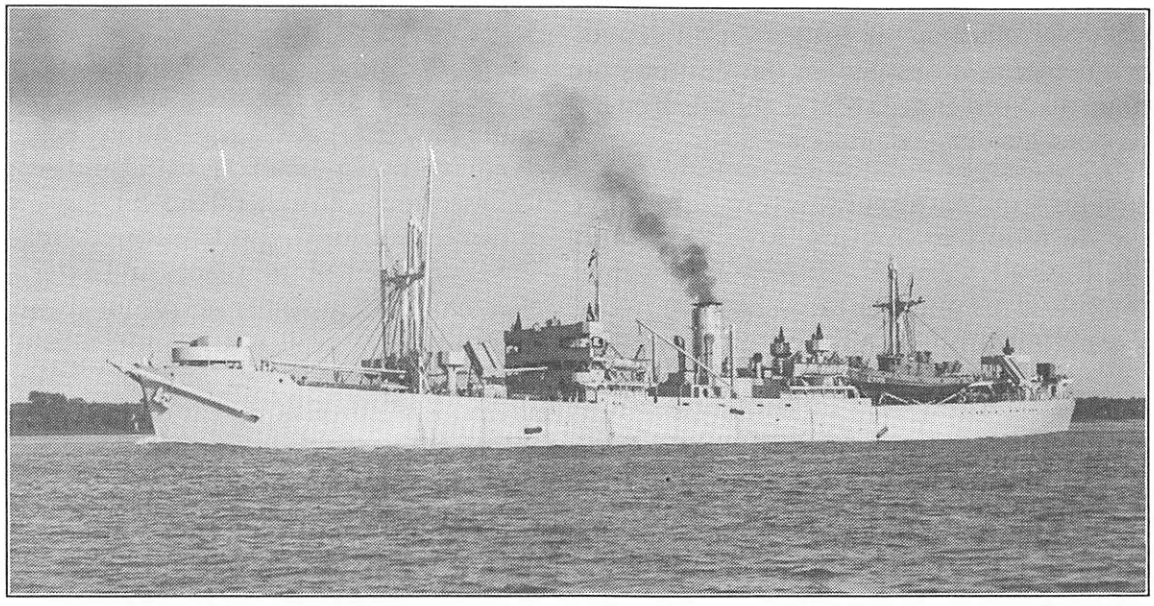
100$ et plus

Abbé Fernand Bélanger, La Pocatière
Monseigneur Léon Bélanger, Lévis
Succession M. Robert Bélanger, Beauport
Mme Simone Bélanger, Beauport
M. Louis-Philippe Bonneau, Saint-François
Caisse populaire Desjardins de Rivière-Ouelle
Caisse populaire Desjardins de La Pocatière
M. Charles Caron, L'Islet-sur-Mer
Mme Pierrette Chouinard, Saint-Jean-Port-Joli
M. Henri Généreux, La Pocatière
M. Roland Mercier, La Pocatière
M. Jean-Paul Morin, Sainte-Foy

Page-couverture: Le Supermarine "Spitfire"

Page centrale: Carte fournie par M. Arthur Pelletier de Saint-Pascal

LA MARINE MARCHANDE À L'HEURE DE LA GUERRE



Le Portland Park

Représentant la quatrième génération d'une famille de marins, je connus très tôt l'expérience de la navigation sur le fleuve Saint-Laurent et les Grands-Lacs. À l'âge de dix-huit ans, je veux joindre la marine de guerre mais j'ai besoin du consentement de mon père qui s'y oppose. En effet, il fallait attendre d'avoir vingt et un ans pour être majeur à cette époque. N'ayant pas d'autre choix, j'attends d'être en âge de servir pour m'enrôler dans la marine marchande.

À la déclaration de la guerre, on avait installé des bureaux d'engagement, appelés "Manning Pools", dans chacun des ports de mer importants (Montréal - ancien Hôtel Viger -, Boston, New-York). Ces bureaux servaient à la répartition des effectifs disponibles selon les besoins des bateaux. On pouvait également se présenter directement au capitaine du navire et offrir ses services.

Pour ma part, je me suis embarqué à Québec sur un navire canadien de transport de troupes pour les Bermudes et des ports de la Mer des Caraïbes. Je porte dorénavant le numéro matricule 4028. Ce trajet s'effectuait sans escorte mais le danger était de plus en plus présent avec la présence des sous-marins ennemis qui se faisait sentir. Au retour du voyage, le bateau a été vendu à un pays étranger et je me suis embarqué à Sorel sur un navire de transport général entre Terre-Neuve et différents ports de la Côte est. À ce moment, nous naviguons en convoi et nous pouvons apercevoir régulièrement des épaves de navires coulés près des côtes américaines.

Pour assurer notre sécurité, les directives sont sévères: défense de fumer à l'exterieur sur les ponts la nuit, hublots peints en noir, interdiction d'utiliser nos appareils radios à cause des ondes qui peuvent être captées.

En 1943, je m'engage comme quartier-maître sur le *Portland Park*, navire canadien tout neuf tirant 10 000 tonnes, construit à Montréal, dont l'équipage se compose de membres de nationalités différentes et de dix canonniers de la Marine royale.

L'équipement comprend un *Astic* (détecteur d'ondes sonores), deux canons de 4,5 pouces et quatre canons *Oerlikon* (défense contre les avions). Destination: les ports des Iles britanniques et ceux de la Mer Méditérranée, de l'Espagne et de l'Afrique via Gibraltar. Les chaloupes et les radeaux de sauvetage sont supendus à l'extérieur du navire pour être mis à l'eau rapidement en cas de naufrage.

Les destinations ne sont révélées qu'au départ. Des petits convois composés d'un nombre restreint de navires sont formés dans différents ports pour se rejoindre dans des ports désignés sur la Côte est tels que Saint-John (Terre-Neuve), Halifax, Boston, New-York, Norfolk, pour la formation du convoi complet qui partira à destination de l'Europe ou de l'Afrique du Nord et de la Mer du Nord. Il en ira de même pour le voyage de retour.

Quelques convois furent affectés à destination des ports de Mourmansk et de Arkangelsk afin d'aider la Russie. Cependant, 50% des navires furent torpillés dans une mer excessivement froide et si le bateau était torpillé, il n'y avait aucun rescapé.

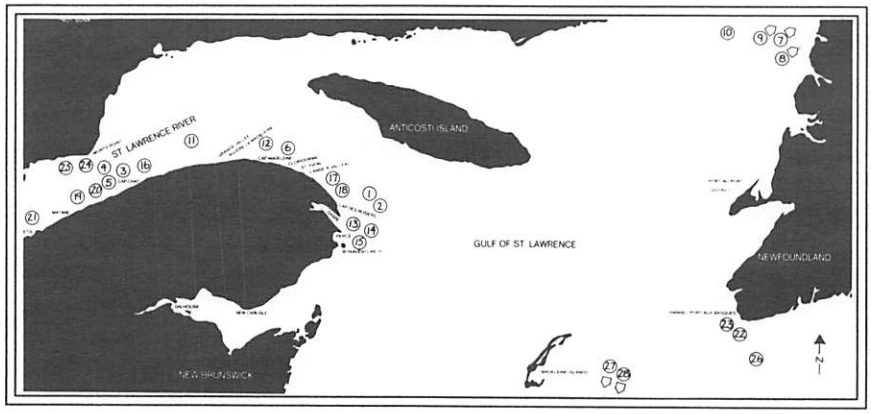
La nécessité du convoi s'est fait sentir à cause de la présence ennemie qui aurait bien voulu n'avoir que des cibles isolées et sans défense. Ledit convoi est généralement composé de 60, 80, 100 ou 120 navires disposés de façon stratégique. Il y a dix navires de front qui sont suivis en ligne par le reste du convoi. Les navires à destination des Iles britanniques sont dès le départ à gauche et ceux de la Mer Méditérranée à droite. La distance entre les bâtiments est d'environ 2 000 pieds et la vitesse est de 7 à 8 noeuds en temps normal.

Le convoi est dirigé par un officier supérieur de la Marine royale que l'on nomme Commodore, lequel est sur le navire de tête (un destroyer ou un croiseur). C'est lui qui décidera des modifications à apporter au trajet en cas de danger.

Le centre du convoi, position la plus protégée, est composé des navires chargés d'explosifs, de munitions ou de pétrole. Ces bâtiments sont entourés de navires transportant des marchandises générales. Des escorteurs, en général des corvettes, au nombre de deux à six selon l'importance du convoi, renforcent la sécurité en étant placés à l'extérieur et en effectuant des missions de reconnaissance. Et en arrière du convoi il y a habituellement le navire hôpital qui récupère les marins à la mer dont le navire a été torpillé. Quelquefois, un petit porte-avions fait partie de la mission.

La vigilance est primordiale afin d'éviter les abordages dûs à l'absence totale de lumière la nuit, occasion d'attaque supplémentaire de la part des sous-marins ennemis. Lors des tempêtes, les navires se dispersent et il faut quelquefois des jours afin qu'ils puissent reprendre les rangs d'origine, chaque navire ayant un numéro et les directives se donnant par code à l'aide de drapeaux de différentes couleurs.

Bateaux attaqués dans le Saint-Laurent en 1939-1945



(1)	11 mai 42	SS Nicoya	Britannique
(2)	12 mai 42	SS Leto	Hollandais
(3)	6 juillet 42	SS Dinaric	---
(4)	6 juillet 42	SS Hainaut	Britannique
(5)	6 juillet 42	SS Anastasios	Grec
(6)	? juillet 42	Frederika Lensen	Britannique
(7)	27 août 42	US Chatham	Américain
(8)	28 août 42	US Arlyn	Américain
(9)	28 août 42	US Laramie	Américain
(10)	3 sept. 42	SS Donald Stewart	Canadien
(11)	6 sept. 42	SS Aeas	Grec
(12)	7 sept. 42	HMSC Raccoon	RCN Armed Yacht
(13)	7 sept. 42	SS Mount Pindus	Grec
(14)	7 sept. 42	SS Mount Taygetus	---
(15)	7 sept. 42	SS Oakton	Canadien
(16)	11 sept. 42	HMSC Charlottetown	RCN Corvette
(17)	15 sept. 42	SS Saturnus	Hollandais
(18)	15 sept. 42	SS Inger Elizabeth	Norvégien
(19)	16 sept. 42	SS Joannis	Grec
(20)	16 sept. 42	SS Essex Lance	Britannique
(21)	9 oct. 42	SS Carolus	Brit./Finland.
(22)	11 oct. 42	SS Waterton	Canadien
(23)	14 oct. 42	SS Caribou (traversier)	Canadien
(24)	14 oct. 44	HMSC Magog	RCN Fregate
(25)	2 nov. 44	SS Fort Thompson	Canadien
(26)	25 nov. 44	HMSC Shawinigan	RCN Corvette
(27)	24 déc. 44	HMSC Clayoquot	RCN Sweeper
(28)	16 avril 45	HMSC Esquimalt	RCN Sweeper

Effectifs de la marine canadienne en 1939-1945 (marins disponibles)

1939	5 800
1940	13 000
1941	16 000
1942	27 000
1943	7 700
1944	18 000
1945	92 600 hommes
	7 000 femmes

En incluant la préparation et l'attente du convoi, le voyage peut prendre quelques semaines avec les changements de courses durant la traversée de l'Atlantique alors qu'un voyage direct ne prend habituellement que 4 à 5 jours.

Le trafic maritime était des plus achanlandés, plusieurs navires océaniques de passagers ayant été mobilisés pour transporter les troupes militaires en Europe. À lui seul, le Queen Elizabeth, à 23 noeuds à l'heure et sans convoi, transportait plus de 15 000 soldats à chacune de ses traversées.

Flotte de la marine canadienne en 1939

6 destroyers
4 balayeurs de mines
2 navires d'entraînement
1 chalutier
7 sous-marins

Flotte de la marine canadienne en 1945

365 navires de guerre
90 navires marchands

Notre but premier était de ravitailler la Grande-Bretagne qui était à court de tout et c'est pourquoi les Allemands ont fait tant de ravage du côté de la marine marchande car ils voulaient couper totalement les vivres aux Iles britanniques.

Finalement, le 7 mai 1945, notre navire était accosté à Londres et on nous annonça la fin de la guerre. Très heureux de cette bonne nouvelle, nous avons célébré avec les Londoniens jusque très tard dans la nuit. Par la force des choses, j'ai couché dans un abri souterrain (tube-shelter) profond de plusieurs dizaines de pieds, de 60 à 70 pieds de long et de 18 à 20 pieds de diamètre. Le lendemain, je pouvais voir, en face du Palais de Buckingham, dans son landau, la famille royale au complet, notre reine actuelle étant une toute jeune fille à ce moment-là.

Par la suite, j'ai été choisi pour suivre des cours de cannonier à Hull, en Grande-Bretagne, car on prévoyait nous envoyer sur le Pacifique, la guerre n'étant pas encore terminée avec le Japon. Cependant, lorsque je fus de retour dans le pays, la deuxième guerre était bel et bien finie.

Pertes canadiennes pour la marine

Pertes de navires de guerre	26
Perte de navires marchands	72
Perte de marins de la Marine Royale	1 200
Perte de marins de la marine marchande	1 250
Marins faits prisonniers	198

Ce court résumé d'une expérience dans la vie d'un jeune me fait réaliser que c'est un privilège que d'avoir été témoin des horreurs de cette période et de pouvoir en parler après cinquante ans car plusieurs de nos compagnons nous ont quittés depuis. Ce sont des années inoubliables, marquées par des souvenirs impérissables. Je suis toujours membre de l'Association de la Marine marchande canadienne et je vous invite à voir une collection d'instruments de navigation au Musée François-Pilote, à La Pocatière.

Gérard Lafrance

M. Lafrance a été décoré de l'Étoile de 1939-45, de la Médaille de guerre 1939-45 ainsi que le MSCV (service volontaire).

ARTHUR PELLETIER
UN ACTEUR DU DÉBARQUEMENT DE NORMANDIE

(Compte-rendu d'une entrevue réalisée par Mme Pierrette Maurais à Saint-Pascal le 26 janvier dernier)

M. Arthur Pelletier, de Saint-Pascal, a vécu, le 6 juin 1944, ce qui sera appelé par la suite le jour le plus long. Ce jour-là, il est de la première vague du débarquement de Normandie. Il traversera d'est en ouest toute la France, la Belgique et la Hollande, délivrant ces pays de l'occupation nazie. Il se rendra ainsi jusqu'en Allemagne où, une fois la paix signée, il demeurera un an.

Né le 19 octobre 1921, à Saint-Pascal de Kamouraska, Arthur Pelletier s'engage, en 1940, comme volontaire dans l'armée canadienne. Incorporé au régiment de la Chaudière, troisième division d'infanterie, il s'entraîne à Valcartier puis à Sussex au Nouveau-Brunswick. En 1941, il se rend en Angleterre où, durant quatre ans, il se prépare pour le grand débarquement. Cet entraînement intensif se déroule dans le sud de l'Angleterre, en Écosse et sur l'île Wight située dans la Manche vis-à-vis de la ville de Southampton en Angleterre.

Le 5 juin au soir, la flotte alliée se met en branle: c'est l'opération *Overlord*. À bord des bateaux, les soldats recoivent l'absolution générale et Arthur Pelletier entend le capitaine dire ces paroles sans équivoque: «Je vous mène en France sans retour.» Les dés sont jetés, peu importe la peur, ils doivent tous débarquer. Les plages de Normandie sont maintenant toutes proches. Les barges de débarquement doivent éviter les mines flottantes. Les LCI transportent les soldats et les LCT le matériel. Cent cinquante mille tonnes de matériel seront débarquées. Les tirs viennent de partout, les avions bombardent les lieux du combat. Les destroyers tirent par dessus la tête des soldats et pilonnent les positions allemandes. Ils réajustent leurs tirs au fur et à mesure de la progression de leurs soldats.

Malgré le fait que toute l'opération soit synchronisée, des avions américains bombardent une compagnie alliée. Le sergent Pelletier débarque sur une plage située près de Bernières-sur-Mer et ayant pour nom de code Juno. Sous les ordres du colonel Paul Mathieu, les soldats sautent à l'eau et courent le plus vite possible s'abriter près d'un mur de fortification construit par les Allemands sur la plage. Les balles crépitent de partout, des hommes tombent, c'est infernal. Ils réussissent à faire une brèche dans le mur et continuent leur progression. Ils seront les seuls, cette journée-là, à atteindre leur objectif: Colomby-sur-Thaon.

Les blindés allemands, positionnés plus au sud, reçoivent enfin l'ordre d'avancer. À Carpiquet, quinze divisions de troupes blindées font face aux Canadiens. Après de rudes combats qui durent un mois, la ville est prise. Lors de cette bataille, beaucoup d'hommes ont perdu la vie dont le sergent Raymond Francoeur, de Saint-Pascal. Continuant leur avancée en France, les soldats du régiment de la Chaudière se dirigent vers Caen. Cette ville est conquise après le pilonnage, une nuit durant, d'une dizaine de vagues de bombardiers. Tous les efforts portent sur la conquête de terrain et l'approvisionnement en munitions. On est à la fin juillet et depuis le débarquement du 6 juin, c'est la première fois que les soldats peuvent se permettre de prendre une douche.

Puis l'on remonte vers Falaise où 75 à 80 mille Allemands sont faits prisonniers, pris en souricière entre les Canadiens et les Américains. Par la suite, Dieppe, Calais, Dunkerque et Soliers sont conquises après de durs combats, les Allemands essayant toujours d'arrêter l'avance alliée. Puis on entre en Belgique. À Zelzaete, M. Pelletier rencontre Adrienne Spietael qui deviendra par la suite son épouse. Tout près de là, eut lieu la terrible bataille de l'Escaut qui dura un mois.

Le soir de Noël, à Nijmegen, le padre Wilfrid Huard donne la communion aux combattants dans les tranchées. Il veut aller la porter aussi aux soldats allemands, mais on le lui déconseille. Pour le bénéfice des lecteurs, une tranchée mesure deux pieds de largeur par cinq pieds de longueur et cinq pieds de profondeur dont on laisse, dans le fond, les côtés un peu soulevés pour faire un siège. À Nijmegen, il y a de la neige. Les soldats n'ont qu'une paire de bas de laine dans leurs bottines et gèlent. Le froid leur monte le long de la colonne vertébrale. Ils sont habituellement deux; un surveille durant que l'autre se repose ou mange des boîtes de corn beef froid. Quelquefois, lors des attaques, ils pouvaient passer 72 heures sans manger. Durant l'hiver, les soldats

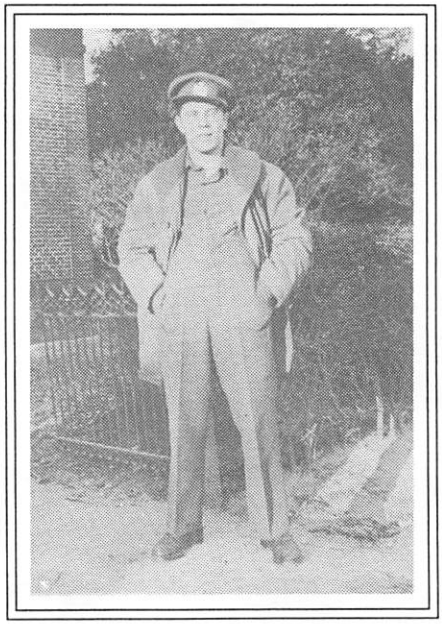
s'habillent de blanc et leur fusil est peint de la même couleur pour ne pas se faire repérer par l'ennemi. En tant que sergent, Arthur Pelletier effectue fréquemment des patrouilles. Il demande des volontaires et en a toujours eu malgré que bien des fois ils partent quatre ou cinq et ne reviennent qu'un ou deux. Pour reconnaître les soldats amis, ils utilisent, lors de ces patrouilles, le fameux criquet en tôle qu'ils activent d'un coup de pouce. À deux clics, on doit en répondre un.

Allant toujours de l'avant, ils arrivent à Zutphen, ville de 25 000 habitants, située près de l'Allemagne. Les Allemands essaient par tous les moyens de les contenir. À chaque fenêtre, à chaque porte, il y a un soldat nazi. Zutphen est libérée maison par maison. Les soldats écrivent sur celles-ci *Wather rates* pour signifier à ceux qui suivent qu'ils ont nettoyé le coin. C'est à cet endroit qu'un jeune Allemand de quinze ans, armé d'un bazooka, tire sur Arthur Pelletier et Jean-Charles Lévesque. Ce dernier a une oreille arrachée et M. Pelletier est blessé à une jambe. Soigné, il réintègre son poste avec l'armée alliée.

Le 6 mai 1945, ils atteignent Aurich en Allemagne. Le 7, on leur demande de rester en position et de ne plus tirer. Les troupes allemandes font de même. Le 8 mai, la paix est signée, la guerre est terminée. M. Pelletier demande une permission et va fêter cet événement chez son amie Adrienne en Belgique. Il demeurera un an en Allemagne, sous l'occupation, à Wilhelmhaven, où il fera respecter la paix et désarmera les Allemands.

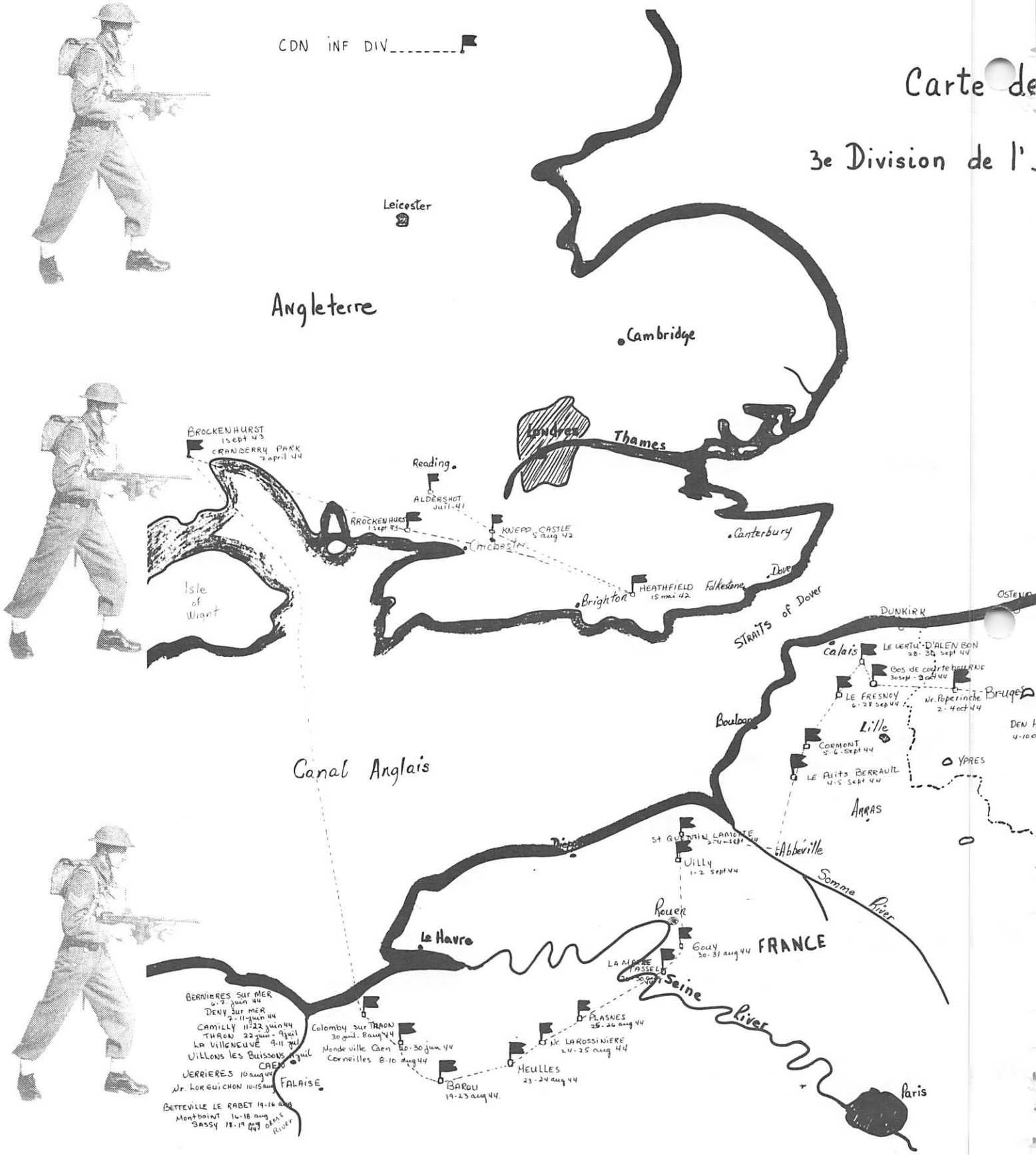
Mme Adrienne Spietael Pelletier a vécu durant quatre ans, de mai 1939 à octobre 1944, sous l'occupation allemande. Quand les Allemands ont envahi la Belgique, elle dut, avec sa famille, suivre les directives des autorités civiles, qui leur ordonnèrent de quitter leur maison. Ils ont erré ainsi pendant une semaine avant de pouvoir regagner leur domicile. Elle fut blessée en 1944 par un V2 (bombe volante sans pilote), destiné au port de Anvers, mais qui tomba tout près de sa maison, faisant beaucoup de blessés et de dégâts. Elle épousa, le 9 mars 1946, Arthur Pelletier, et vint s'installer en août de la même année à Saint-Pascal.

##########



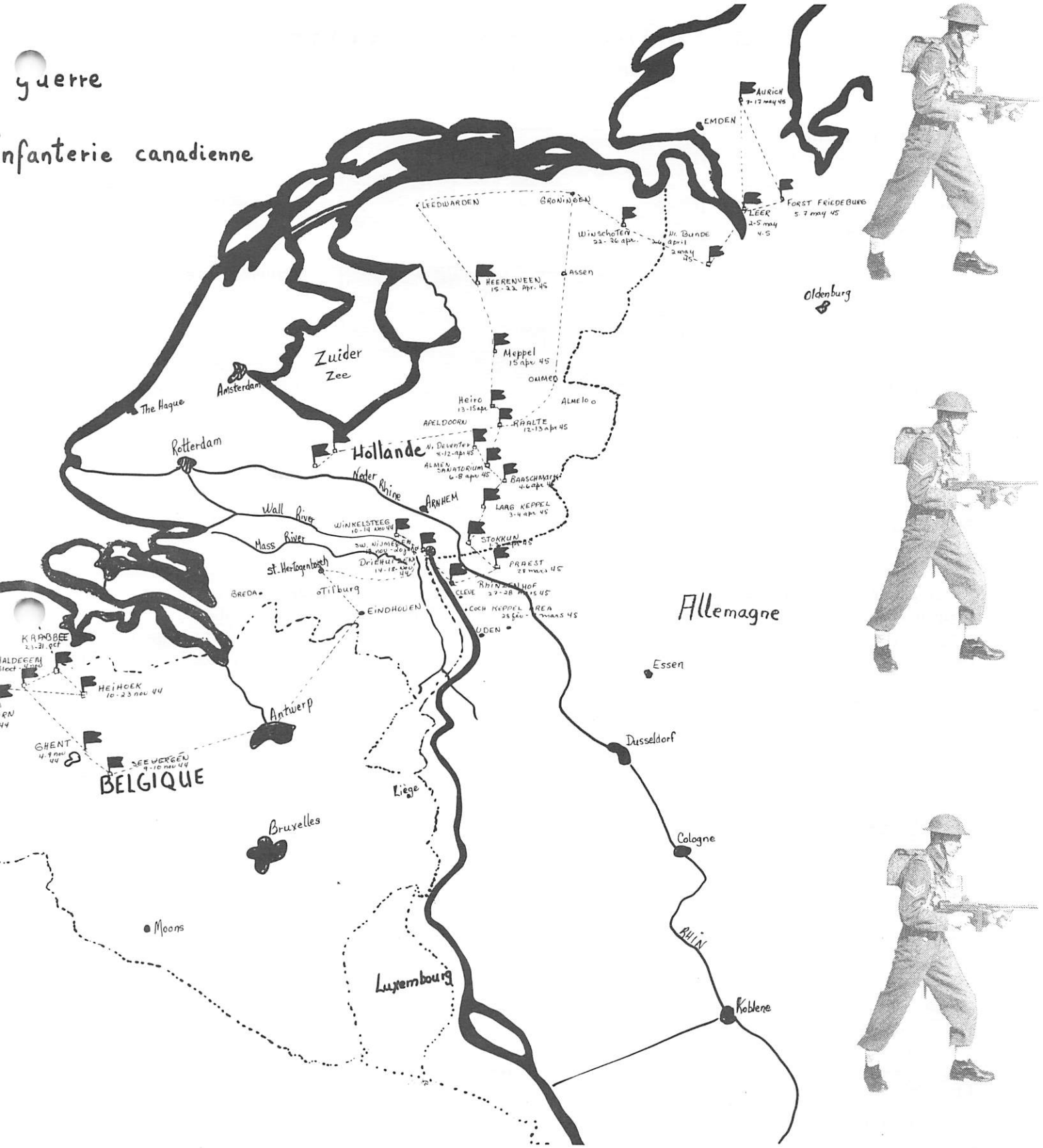
2 février 1946
M. Arthur Pelletier
à Wilhelmhaven, Allemagne

6 juin 1994
MM. Arthur Pelletier et Robert Nadeau
à Rots, Normandie


CDN INF DIV
Carte de
3e Division de l'
Leicester
Angleterre
Cambridge
Londres
Thames
BROCKENHURST
1 sept 43
CRANBERRY PARK
7 april 44
Reading
ALDERSHOT
juil-41
BROCKENHURST
1 sept 43
KNEPP CASTLE
5 aug 42
Chichester
Canterbury
Dover
Isle of Wight
HEATHFIELD
15 mai 42
Brighton
Folkestone
STRAITS of Dover
DUNKIRK
Calais
LE VERTU-D'ALENBON
28-30 sept 44
Bos de courtehourne
30 sept - 9 oct 44
LE FRESNOY
6-28 sep 44
Nr. Poperinche
2-4 oct 44
Bruges
Boulogne
Lille
CORMONT
5-6 Sept 44
LE Puits BERRAULT
4-5 Sept 44
YPRES
Canal Anglais
ARRAS
St QUENTIN LAMOTTE
Abbeville
Dieppe
Villy
1-2 sept 44
Somme River
Rouen
Le Havre
Gouy
30-31 aug 44
FRANCE
LA MARE TASSEL
Seine River
BERNIERES SUR MER
6-7 juin 44
DENY SUR MER
7-11 juin 44
CAMILLY 11-22 juin 44
THRON 22 juin - 9 juil
LA VILLENEUVE 9-11 juil
VILLONS les BUISSONS 11 juil
CAEN
VERRIERES 10 aug 44
Nr. LORGUICHON 10-15 aug
FALAISE
BETTEVILLE LE RABET 19-16 aug
Montboint 16-18 aug
SASSY 18-19 aug 44
ORME RIVER
Colomby sur THAON
30 juil - 8 aug 44
Mondeville Caen 20-30 juin 44
Corneilles 8-10 aug 44
BAROU
19-23 aug 44
MEULLES
23-24 aug 44
Nr. LAROSSINIERE
24-25 aug 44
PLASNES
25-26 aug 44
Paris

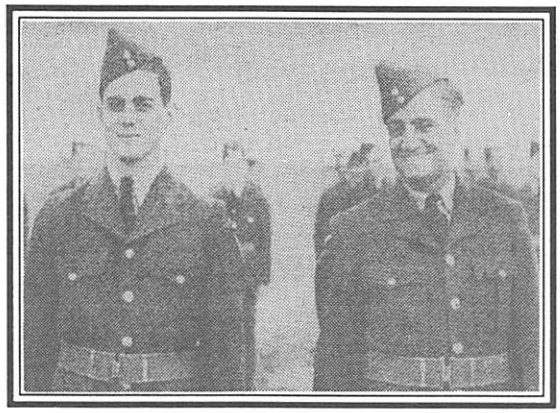
guerre

nfanterie canadienne



REPORTAGES SUR UN AVIATEUR
CAMILLE BOUCHARD

Le lieutenant de section, Camille Bouchard, du Corps d'Aviation Royal Canadien, fils de M. Georges Bouchard, sous-Ministre adjoint de l'Agriculture, à Ottawa, et de Mme Bouchard, 408, avenue Hinton, autrefois de Ste-Anne-de-la-Pocatière, est revenu au pays ces jours derniers après un séjour de près de deux ans en Angleterre. Le lieutenant Bouchard est bien connu à Ste-Anne-de-la-Pocatière pour y être né, y avoir demeuré avec sa famille et y avoir fréquenté le collège classique. L'officier-pilote Bouchard vient de compléter une série d'opérations aériennes en territoires ennemis et a bien voulu nous accorder un entretien de quelques minutes. Essayons de détacher, des impressions que ce jeune pilote a rapportées au pays, quelque chose de nature à intéresser plus particulièrement ses compatriotes du Québec.



Camille Bouchard et Paul-Émile Melanson

Après ses études classiques au collège de Ste-Anne et à St-Dunstan, I.-P.-E., il s'enrôla dans l'aviation, le 22 mai 1941. L'officier Bouchard reçut son instruction à l'École Élémentaire de Vol à St-Eugène; à l'École Avancée de Vol, au Camp Borden, où il obtenait son diplôme de pilote aérien et son grade de sergent, le 27 février 1942. Il se rendit ensuite à l'École Centrale de Vol, à Trenton, Ont.; à l'École des Sans-Filistes no 1 à Montréal où il devient sergent de section; à l'École de Sans-Filistes no 2 à Calgary, Alberta, et enfin du 17 avril au 14 mai 1943, à l'École Avancée de Vol no 2 à Uplands, Ottawa, où il obtenait son grade de sous-officier de Seconde Classe (W.O. 2) et était promu au rang de sous-lieutenant. En juin 1943, il quittait le Canada pour se rendre en Angleterre.

En Angleterre

À son arrivée, le lieutenant Bouchard fut envoyé à une école de vol pour avions de combat, puisque c'était là son désir. «Malheureusement (ou heureusement) dit-il, après quelques mois de cet entraînement, les besoins de l'heure et les mystères du C.A.R.C. furent cause que je fus transféré à une École Avancée de Vol pour Avions de Bombardement. De nouveau, je me mis au travail et de même que *l'appétit vient en mangeant*, après quelque temps, j'aimais bien mes nouveaux amis aériens. Plus tard, je fus versé à une unité d'entraînement aux opérations de guerre, puis à une école d'adaptation et j'étais enfin affecté à l'escadrille de bombardement canadienne-française. À ce stade, notre équipe se composait de 7 membres dont 6 canadiens-français et un jeune Anglais de Londres.

C'est dire que l'esprit d'équipe était de toute importance, car un avion à quatre moteurs est un jouet quelque peu compliqué. D'abord, ils sont plus rapides que ceux que je pilotais au Canada, et puis, presque tous les instruments de bord sont multipliés par quatre. La navigation aérienne est très difficile car les villes sont collées les unes sur les autres; les barrages de ballons sont dans notre chemin; les endroits prohibés sont nombreux et la température très changeante. En parlant de température, je puis vous dire que nous ne voyions jamais beaucoup le soleil et que l'humidité était telle que nous étions presque toujours gelés. Quant à mes loisirs, je les occupais à lire, écrire, me reposer, faire de la bicyclette, écouter la radio.» (...)

Les Alouettes

À son arrivée dans l'Escadrille des Alouettes en juillet 1944, le Lieutenant Bouchard eut le plaisir de rencontrer quelques compagnons d'étude du Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière: le Lieutenant de section Yvon Côté, D.F.C.; Édouard Jean, D.F.C. (fils de M. le Notaire Ph. Jean et neveu de M. l'abbé F.-X. Jean de l'École Supérieure d'Agriculture de Ste-Anne) qui a terminé une série d'opérations en territoires ennemis et est maintenant moniteur de vol en Angleterre; Jean-Paul Beaupré, R.C.A.F. d'Estcourt, Témiscouata; Gilles Boulanger de

Montmagny et plusieurs autres. Bouchard nous a déclaré que les Québécois étaient très bien représentés et que le meilleur esprit régnait dans cette escadrille. Tous les copains avec lesquels il a travaillé ont fait preuve de courage et d'esprit d'initiative. Il s'est plu à signaler le bon travail des équipes au sol. «Il n'y a rien qu'ils ne feraient pas pour nous, équipages du vol. Ils se font toujours un orgueil de voir à ce que les bombardiers soient toujours en ordre et prêts à voler. Point n'est besoin de dire que c'est avec anxiété qu'ils attendent notre retour et celui de leur avion... lequel ramène parfois des preuves que le ciel n'est pas toujours serein au-dessus de l'Allemagne.»

On apprécie les Canadiens

Le lieutenant Bouchard a été agréablement surpris de l'amabilité des Anglais et surtout des Écossais envers les Canadiens et envers les Canadiens Français en particulier. Les Anglais se montrent très reconnaissants pour tout ce que le Canadien a fait pour eux et ne cachent pas que sans le Canada ils auraient pu lâcher pied... Un point à noter cependant, c'est que beaucoup d'Anglais ne semblent pas savoir que les gens du C.A.R.C. sont tous des volontaires, qui ont laissé parents et amis et souvent de bons emplois, pour aller les défendre!

Ses 31 envolées

Ce jeune pilote, bien qu'il ait pris part à 31 attaques aériennes, ne l'a échappé belle, selon lui, qu'une seule fois. «C'était en novembre 1944, lors d'une attaque sur un objectif situé dans la Ruhr. Étant arrivé 10 minutes trop tôt sur la cible à bombarder, nous avons dû voler autour de l'endroit jusqu'à l'heure fixée, et l'ennemi ne nous a pas négligés. Une chance que sa défense contre-avions ne semblait pas à la hauteur de la position ce soir-là, car autrement nous serions revenus avec beaucoup plus de trous dans notre avion. Cependant nous avons pu compléter notre travail et retourner sains et saufs à notre base, non sans avoir été attaqués par un avion de combat allemand que nous avons heureusement pu dépister.» Sa dernière envolée remonte au 14 janvier dernier. «La nuit était noire, et le ciel était plein d'avions... ce qui n'est pas très bon pour la santé! J'avoue, dit-il, avoir eu les nerfs assez tendus, car les avions passaient à quelques pieds de nous seulement. Et le lendemain, lorsqu'on nous appris que nous avions fini, pas besoin de dire qu'aucun de nous n'était fâché.»

Son avenir

Interrogé au sujet de ce qu'il voulait faire après la guerre, Camille Bouchard a déclaré: «J'aime bien le vol, et je vais faire tout mon possible pour rester dans l'aviation, ou à défaut, pour me trouver un emploi avec quelque compagnie privée, de préférence dans notre belle province. Quoiqu'il en soit, je garde le meilleur souvenir de mon séjour en Angleterre. J'aurais même désiré y demeurer jusqu'à la fin de la guerre. Toutefois, la joie que j'ai éprouvé, en touchant le sol canadien est inexprimable: il fait si bon retrouver son foyer, ses parents et ses amis.» (1)

Le lieutenant de section, Camille Bouchard, du Corps d'Aviation Royal Canadien, fils de M. Georges Bouchard, sous-ministre adjoint de l'Agriculture à Ottawa, est au nombre des 21 aviateurs canadiens qui ont trouvé la mort dans la récente tragédie survenue à Estevan, Saskatchewan. [...] Il venait d'avoir vingt-sept ans, le samedi 14 septembre, veille de l'accident. Son épouse, Rose Mcdonald, et son jeune fils, Jacques-Kenneth Bouchard, 3 ans, demeurent à Longueuil, Québec.

(...) Le texte de la citation qui accompagnait sa décoration est à peu près celle-ci: Pilote d'une grande habileté, il a, sans se soucier des difficultés, fait preuve d'un courage et d'une détermination remarquables dans l'accomplissement de toutes ses missions et en ramenant des avions à trois reprises en des conditions désespérées. Ses hautes qualités de pilote sont dignes des plus beaux éloges.

(...) Nous offrons nos sympathies à la famille éprouvée. (2)

(1) Extrait de l'article de Roland Martin, *Quelques minutes avec le Lieutenant Camille Bouchard*, La Gazette des Campagnes, 22 mars 1944, p. 93.

(2) Anonyme, *Le lieutenant de section Camille Bouchard au nombre des victimes d'Estevan*, La Survivance, 2 octobre 1946, n.p.

MARTIN CARON SE RACONTE

Guy de Larigaudie a écrit dans «Jeux et Souvenirs»: «Il est plus aisé de façonner une belle vie lorsqu'on peut l'appuyer sur le socle vigoureux des souvenirs d'enfance.» Avec vous, durant quelques instants, je rappellerai donc quelques souvenirs de mon enfance qui m'ont donné pour toute la vie le goût des choses et des événements du passé.

C'est dans le décor robuste et calme d'une ferme resserrée entre le fleuve et les coteaux, séparée de clôtures de pieux courant sans fin vers un horizon toujours pareil, que j'ai grandi avec mes quatre soeurs et mes deux frères. Ce petit univers fait; l'été, du ruisseau, de la grève, du hangar du Nord; l'automne, du grenier de la vieille maison où nous entreprenions des fouilles archéologiques dans les vieux objets des générations précédentes ; l'hiver, de l'étable parmi la vie des bêtes, de la petite école où nous retrouvions nos amis, était né aux Trois-Saumons où mon ancêtre s'était établi en 1686. Une honnête aisance faite de deux siècles et demi d'économie et de robuste labeur avait mis la famille à l'abri des intempéries économiques. Nos familles, tant paternelle que maternelle, comptaient un prêtre, une religieuse, deux capitaines, des cols bleus et quatre bons cultivateurs. Nous vivions donc aux quatre temps de la terre, au rythme lent et régulier des saisons où s'harmonisaient les travaux domestiques, les joies, les peines et la liturgie grégorienne. Élevés dans la religion catholique, sans bigoterie et dans l'amour charnel de la France, nous ne savions pas que cette époque s'appellerait plus tard «La grande noirceur.»

Mon grand-père Gaudreau, mon père et la plupart des oncles pouvaient solfier, dans les trois gammes de saint Grégoire, l'office du dimanche et, même à un âge avancé, savaient encore chanter les vieilles chansons de la Mère Patrie. Au jour de l'An, nous nous asseyions en rond autour de Grand-père et nous l'écoutions jouer au violon les gigues, les cotillons et les quadrilles apportés de France et bien différents des reels écossais ou irlandais qu'on appelle aujourd'hui «notre folklore.»

Grand-père Caron, lui, était un passionné d'histoire. Abonné à *l'Action Catholique*, il nous en lisait le soir les bandes dessinées dont la plupart avaient pour thème des événements de notre passé et ceux qui faisaient les manchettes, spécialement, l'invasion de la Mandchourie par le Japon. C'est ainsi qu'à travers «la sève immortelle», «les Anciens Canadiens», Cartier, Champlain et les autres grands noms de notre passé, nous devinrent familiers autant que les événements, «l'incendie de la Côte-du-Sud», «la Victoire de Carillon», «la mort de Montcalm», «Lévis brûlant ses drapeaux», etc. La résistance chinoise aux armées nipponnes y trouvait largement son compte dans les aventures de «La femme dragon» et dans celles de «Terry et les Pirates» dont nous recréions les exploits avec des fusils de bois et un canon fait d'un piquet de cèdre rond mis en batterie dans une tasserie que nous prenions régulièrement d'assaut à grand renfort de blessés et de morts. De temps en temps, un oncle ou un cousin navigateur venait veiller. Pour nous, c'était merveilleux. Quels mystères renfermaient ces mots magiques dont ils possédaient le secret: Bosum, Fauxel, Watchman, Welhouse, Spring. Quel exotisme dans l'évocation des lointaines contrées visitées : Halifax, St-John, Cornerbrook. Sans doute devaient-ils donner un petit coup de main à la vérité pour que la légende dure au moins jusqu'au printemps.

Grand-père commentait également les manchettes de *l'Action Catholique* à sa manière sans doute. Je me souviens de photos qui frappèrent notre imagination - cette première page en 1934, montrant un homme, torse nu, gisant sur un canapé. À la même époque, probablement, le rappel de l'assassinat, quinze ans auparavant, d'un empereur et de sa famille qu'on avait tués et jetés dans un puits de mine - nous ne savions pas en ce temps-là que c'était un puits de mine. Plus tard, j'ai su ce que représentaient l'assassinat de Dollfuss à la chancellerie de Vienne et le drame des Romanov.

En mars 1935, la mort de Georges V lui donna l'occasion de nous parler des Protestants anglais et des naufragés du Rob Roy enterrés dans un petit enclos près de la maison. Du règne d'Édouard VIII et de son abdication, je n'ai aucune souvenance ; par contre, le couronnement de Georges VI au printemps 36 s'associe dans ma mémoire à un voyage de planches que nous allâmes chercher au moulin du Père Maxime par une journée sombre et assez froide de printemps.

Tout autre cependant sont les images qui me sont restées du vol inaugural du dirigeable allemand Von Hindenburg annoncé depuis longtemps dans notre journal. Il apparut dans le ciel de Trois-Saumons par une fin de journée de juin. Occupés à faire boire les veaux, nous les plantâmes là avec leurs chaudières à moitié vides pour courir à la petite chaîne sur la grève afin de mieux voir cette merveille. Aujourd'hui encore, je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir ses formes graciles, sa couleur gris argent et entendre le ronronnement doux de ses moteurs. Hitler l'avait détourné de sa course atlantique pour lui faire remonter le Saint-Laurent dans un but de propagande.

C'est à peu près à la même époque qu'apparut la photo de Franco, grassouillet avec son calot relevé des

deux bouts d'où, à celui d'en avant, pendait un gland - la guerre civile espagnole devait éclater en juillet. Tout autre étaient les photos habituelles de Hitler avec sa petite moustache semblable à celle de mon père ; sa casquette raide et son bras tendu. Cet été-là, on le vit en jaquette et haut-de-forme, c'était l'ouverture des jeux olympiques de Berlin.

En août, la défaite de monsieur Godbout aux mains de l'Union nationale de Maurice Duplessis résonna comme un coup de tonnerre dans notre ciel libéral. Au soir des élections, tous les libéraux du coin s'étaient rassemblés chez l'oncle Joseph où les vieilles cousines avaient installé, dans une fenêtre, le petit radio gricheux afin que nous ne perdions rien de l'étendue du désastre. Quand la défaite fut consommée, l'honorable Godbout, d'une voix que l'émotion brisait, vint sur les ondes consoler son monde et je l'entends encore terminer son discours en citant le titre d'un roman de l'époque dont nous parlait maman : «Les beaux jours reviendront.»

À l'automne, mes parents mélomanes achetèrent un appareil de radio Emerson au grand dam de la grand-mère qui trouvait que c'était une perte de temps. Mais le merveilleux qu'il apporta dans nos vies atténua les remontrances de l'aïeule. C'était possible d'écouter *les Montagnards Laurentiens* à CHRC, *Nazaire et Barnabé* à CKAC et, pour maman et papa, les belles chansons françaises qu'ils affectionnaient tant et qu'ils nous apprirent à aimer. D'autres noms cependant que ceux de Reca Caire, Cora Vaucaire, Léo Marjane et du jeune Trenet étaient beaucoup plus inquiétants: Hitler, Goering, Von Ribbertrop, etc. Les bruits de guerre s'intensifiaient. Un certain nombre qu'elle ne toucherait pas la souhaitait car elle mettrait fin au chômage et permettrait, comme en 1914, le relèvement des prix agricoles. Le tout s'as-saisonnait d'un fort sentiment anti-britannique et pro-allemand à la fois. Les événements de 1938, l'occupation de l'Autriche au printemps et Munich à l'automne étaient des signes qui ne trompaient guère. La visite, au mois de mai 1939, de Georges VI avait pour but, dans l'esprit de plusieurs, de préparer l'obéissant Canada à une telle éventualité.

Et elle vint, le premier septembre 1939, par l'invasion de la Pologne que nous apprit le bulletin de nouvelles de huit heures à CHRC. Je me souviens bien de cette belle journée de fin d'été, j'aidais au moissonnage sur le coteau et la beauté du paysage, le calme qui s'en dégageait contrastait étrangement dans mon esprit avec ce qui devait se passer en Pologne où c'était aussi le temps des moissons. À la radio, la guerre s'installait, la chanson changeait d'allure - *Mon petit soldat* d'Irène Hilda, *Sur les ailes de France* de Tino Rossi, et l'émouvant *Bonjour Tommy* avec Léo Marjane. Mon oncle Georges s'était engagé dans la marine de guerre et les cousins, réservistes du temps de la crise, étaient rappelés. À la fin de septembre, le décès de mon grand-père fit prendre le deuil à la famille pour un an avec interdiction d'ouvrir la radio.

Au printemps, les armées allemandes envahirent la Belgique, la Hollande, le petit Luxembourg et la France. De jour en jour, les nouvelles devinrent plus mauvaises jusqu'au fatidique 17 juin 1940.

C'était une charmante journée du début de l'été. Un chaud soleil frappait les frênes de la cour de la petite école qui bourdonnait de l'activité d'une fin d'année scolaire. Les leçons faisaient relâche et les élèves s'affairaient à la préparation de la distribution des prix. La plus studieuse répétait, dans la cuisine de la maîtresse, l'adresse qu'elle devait réciter à monsieur le curé en cette grande occasion «comme le riche moissonneur lie sa gerbe, nous récolterons les doux fruits de l'instruction». Les doux fruits ! Ils avaient pour les plus vieilles de mes soeurs et moi un goût bien amer. Tandis que nos amis Louis-Noël, Arthur, Victor, quittaient pour la belle vie des champs, nous devions, désignés pour la vocation religieuse, prendre en septembre, le chemin des pensionnats.

Vers midi, nous revînmes à la maison. En passant en face de chez la tante Philomène, le vieux d'Jos, qui effectuait quelques réparations, nous dit avec sa voix des jours de deuils : «la France est tombée». En silence, nous empruntâmes le petit chemin qui, de la route, en passant devant l'étable, mène à la maison et au hangar où maman fait la lessive. D'habitude, cette tâche hebdomadaire est menée rondement et à midi tout le linge, comme des oriflammes, claque au vent. Aujourd'hui, rien ; maman pleure ; la sévère grand-mère contrairement à son habitude est assise dans la balançoire à ne rien faire. Avec une tendresse que nous ne lui connaissions pas, elle nous prend un instant avec elle; puis, lentement, en tenant les deux plus jeunes par la main, elle se dirige, le dos voûté, vers la cuisine. Un peu en retrait, je la regarde, comme elle a vieilli; et comme ce silence est émouvant. Maman et grand-maman ne connaissaient sans doute de la France que Jeanne d'Arc et les chansons mais les larmes venaient de très loin en dedans d'elles-mêmes. Encore une fois, le vieux drapeau de Carillon tombait des mains du soldat agonisant. La France, leur France à elles mourait.

Un sentiment très vague s'infiltrait dans les replis secrets de nos jeunes âmes comme un avertissement que, désormais, les choses ne seraient plus les mêmes ; que le vieux Trois-Saumons s'en irait avec ses odeurs, ses résonances, ses couleurs, le chant profond de ce qui avait fait notre vie et qui devait s'évanouir, à notre âge d'adulte, dans la nuit et le brouillard de la révolution tranquille. L'enfance était finie.

allocution prononcée par M. Martin Caron de L'Islet, récipiendaire du Mérite historique, lors de la journée d'histoire de la Société tenue le 25 septembre 1994.

AUTRES TÉMOIGNAGES

Fils d'Alphonse Maurais et d'Alida Anctil, Gaston Maurais a vu le jour à Sainte-Anne-de-la-Pocatière le 15 mai 1921. À la fin de son cours commercial en 1937, il entre au service de son père, marchand général à Sainte-Anne. En 1941, il s'enrôle dans le corps d'aviation Royal Canadien. Après sa démobilisation en 1966, il oeuvre dans le domaine de l'hôtellerie jusqu'à sa retraite en 1979. Il a, depuis, voyagé un peu partout dans le monde.

«J'avais à peine 19 ans lorsque je me suis enrôlé dans l'aviation à Québec (C.A.R.C., rue Buade), le 8 janvier 1941. On m'envoya d'abord apprendre l'anglais à l'Hospice Saint-Charles qui avait été converti en école militaire. Après six mois d'études, de marche et d'exercice militaire, on me transféra à Saint-Thomas, Ontario, pour suivre un cours en approvisionnement, achats, entreposage, etc. dans une grande école technique où tous les métiers de soutien des avions étaient enseignés.

J'aurais préféré voler mais ma seule expérience dans la vie ayant été au magasin général de mon père, on m'a dirigé vers l'approvisionnement. Bien que mon anglais laissait à désirer, on m'envoya, dans le courant de l'année 1941, à Halifax puis à Scoudouc, Nouveau-Brunswick, à l'automne. Les bâtiments que l'on habitait n'étaient même pas finis, des couvertures servaient de portes (1941 et 1942) mais pour nous, c'était toute une aventure. Après quatre ans à Scoudouc, je partais pour North Sydney, Nouvelle-Écosse, afin d'y fermer la base, après quoi le *War Asset* en prenait possession. Je demeurais en chambre durant cette période à Sydney.

En 1946, j'ai passé sept mois en Angleterre et en Allemagne pour encore y prendre les inventaires et fermer les bases. En Allemagne, j'ai vu des villes telles que Hambourg et bien d'autres détruites. Là, je pouvais me faire couper les cheveux pour quelques cigarettes; c'était la monnaie courante.

À Londres, j'ai pris part à la grande parade de la victoire le 9 juin 1945, représentant le Canada et notre RCAF. Tous les pays victorieux y participaient. Ceci fut sans doute le plus grand moment de ma carrière dans le service militaire.

De retour au Canada, j'ai été stationné à la base de Trenton pour quatre ans, toujours dans le même métier, de là à Ottawa en 1950, où j'ai terminé ma carrière militaire et où je demeure encore.»

Gaston Maurais, Ottawa

La Croix rouge et le gouvernement sollicitent la collaboration des Cercles des Fermières pour aider aux plus démunis surtout les soldats dans les camps de concentration, et les garderies.

Durant l'été 1940, plus de 138 000 livres de confitures de toutes sortes furent expédiées outre-mer. En 1942, les fermières portèrent le chiffre à 527 000 livres. Pensez-y... plus d'un demi-million de livres de confitures...

Extrait d'un texte de Mme Édith Moreau de Saint-Cyrille.

Le 3 (août), à 11 heures du matin, la radio du bord nous apprend la déclaration de la guerre et nous ne sommes qu'à quelques centaines de milles des côtes européennes. Tous les passagers croient au danger immédiat, mais le réalisent encore plus lorsque l'on nous impose dès ce matin du 3, le port continuel de la ceinture de sauvetage, et qu'on remarque que le paquebot est pour ainsi dire barricadé. (...) On s'attend au pire car des sous-marins guettent cette magnifique proie et je sais que *l'Athenia* fut coulé à quelques milles seulement de nous. Pendant quatre jours nous naviguons (sic) à pleine vitesse et continuellement en zigzag pour dérouter l'ennemi toujours au guet. (...) Au matin du 7, pour la première fois, au réveil, nous sentons la douce brise de la mer, les rayons du soleil inondent les pièces. C'est le St-Laurent, nous sommes sauvés!

Extrait d'un texte de Marie-Claire Pageau pour C.H.G.B. le 7 février 1940, Fonds Destroismaisons, 506:54, p. 10.

LES TROUBLES DE 1945 À SAINT-PHILIPPE-DE-NÉRI

MANIFESTATION VIOLENTE LE 24 MARS 1945

St-Philippe de Néri, 26 (Par téléphone) - La capture d'un déserteur de l'armée par quatre membres de la Prévôté militaire (M.P.) a provoqué des manifestations d'un caractère assez dramatique, ici, samedi soir. Personne ne semble avoir été blessé, mais des dommages pour quelques centaines de dollars ont été causés à l'hôtel Central, où les policiers avaient amené leur prisonnier.

Arrivés par le train de 5 heures, les membres de la Prévôté n'eurent pas de peine à capturer celui qu'ils cherchaient. Il s'agit d'un jeune homme qui s'était enrôlé volontairement il y a deux ans et qui avait déserté quelques mois après.

Les policiers demandèrent ensuite une chambre à l'hôtel Central, propriété de M. Zéphirin Ratté, et s'y installèrent avec le prisonnier.

Vers huit heures moins 20, une cinquantaine de manifestants, des jeunes gens pour la plupart, cernèrent l'hôtel et commencèrent à crier et à faire du tapage. D'autres groupes venus de St-Pascal et de Mont-Carmel se joignirent à eux dans le courant de la soirée. À un moment donné, il y eut autour de l'hôtel un cordon de deux cents personnes.

Les manifestants se mirent à lancer des bouteilles, des briques et des pierres par les fenêtres. Ils coupèrent le courant électrique, de sorte que le personnel de la maison et les pensionnaires durent endurer l'orage dans une obscurité complète. Les uns étaient réfugiés dans la cave, d'autres dans des placards.

Les quatre membres de la Prévôté restèrent dans leur chambre avec le prisonnier sans dire un mot. Bientôt, il ne resta plus que deux fenêtres intactes dans tout l'hôtel. Plusieurs pièces d'ameublement furent brisées par les projectiles.

Le tapage dura jusqu'à minuit et 15, alors qu'une auto-neige arriva de Rivière-du-Loup avec 16 membres de la Gendarmerie fédérale et de la police militaire. À l'arrivée de ce contingent, les manifestants se dispersèrent comme par enchantement. Un civil tira quelques coups de revolver en l'air, mais il ne semble pas y avoir eu de bataille entre les manifestants et la police. On dit toutefois qu'un policier a été légèrement blessé par un éclat de verre.

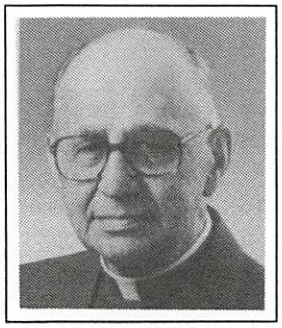
Les quatre membres de la Prévôté repartirent avec leur prisonnier dans l'auto-neige et il n'y eut pas d'autres incidents.

Au moment où cette nouvelle nous a été communiquée, aucune arrestation n'avait été faite.

Article paru dans L'Action Catholique *du lundi, 26 mars 1945. Il y eut par la suite arrestations et procès dans cette affaire. (1)*

(1) Ulric Lévesque et al., *Saint-Philippe-de-Néri 1870-1995*, Saint-Philippe-de-Néri, Comité des Fêtes, 1994, p. 223.

INFOS



La Côte-du-Sud est en deuil. Mardi soir le 14 février dernier, elle a perdu l'un de ses fils les plus dévoués, ce géant que fut Mgr Léon Bélanger. Issu de Montmagny, cet homme est toujours demeuré enraciné dans le terreau culturel de sa région.

Plus que tout autre, il a beaucoup aimé et chéri son coin de pays. Il s'est acharné à le faire connaître sous le beau vocable de "Côte-du-Sud", un nom qui est maintenant bien familier, en région comme à l'extérieur.

Cet homme cultivé, professeur de littérature au Collège de Sainte-Anne, avait mis tout son talent au service des causes éducatives. En 1948, il devint le premier secrétaire de la Société historique de Kamouraska, un organisme qui, six ans plus tard, élargissait son nom et sa vocation à toute la Côte-du-Sud. Tout au long de sa carrière Mgr Bélanger est demeuré un mordu de l'histoire régionale, un apôtre du patrimoine, un éveilleur de la fierté.

Dans trois ans, la Société historique de la Côte-du-Sud franchira le cap de ses cinquante ans. Elle le doit en grande partie au labeur patient et acharné de cet homme qui lui aura donné le meilleur de lui-même et consacré les énergies de ses années de retraite. Il a même poussé la générosité jusqu'à mettre sur pied la *Fondation Héritage Côte-du-Sud* qui soutient financièrement les activités historiques et plus spécialement le Centre régional d'archives.

Le prochain numéro du *Javelier* sera un hommage à celui qui disait et appliquait cette maxime: «Continuez à faire le bien».

CARTES DE SYMPATHIE

Nous vous avons déjà permis d'aider la Fondation Héritage Côte-du-Sud en vous remettant gratuitement une carte de sympathie. Vous pouvez vous en procurer encore gratuitement au centre d'archives ou dans certains salons funéraires.

À noter l'implication de la famille de Monsieur et Madame Florian Morneau, de Sainte-Hélène, qui, lors du décès de leur père et mère l'an passé, a permis à la Fondation de recueillir tout près de mille dollars. *Merci beaucoup.*

LA CONNAISSANCE DE NOTRE HISTOIRE SOURCE DE NOTRE FIERTÉ

La publication de ce numéro du Javelier
a été rendue possible en partie
grâce à l'implication financière de

M. PAUL CRÊTE, député
KAMOURASKA / RIVIÈRE-DU-LOUP

LE JAVELIER

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LA CÔTE-DU-SUD

VOLUME XI *NUMÉRO 2* *MAI 1995*

Aurevoir Monseigneur!

Léon Bélanger 1907-1995

Sommaire

Le président de la Société historique se souvient ..... p. 4-5
La Fondation Héritage Côte-du-Sud ..... p. 6-7
Quelques photos, quelques souvenirs ..... p. 8-9
Souvenirs d'une ordination ..... p. 10-11
Témoignages ..... p. 12-13
Les archives ..... p. 14
Généalogie ..... p. 15
Infos ..... p. 16

Tableau d'honneur
de la souscription de la Fondation Héritage Côte-du-Sud
lancée le 25 avril 1995

1000$ et plus

M. l'abbé Armand Proulx, La Pocatière
M. J.-Roland Lizotte, La Pocatière

500$ à 999$

100$ à 499$

Dr Réginald Grand'Maison, La Pocatière
Fondation de recherche appliquée
de technologie physique de La Pocatière Inc.

25$ à 99$

Mme Claire Taillon, Québec
Mme Cécile Taillon, Nicolet

Il n'en tient qu'à vous de compléter cette page...

Liminaire.

Ce numéro du *Javelier* se veut un hommage bien modeste rendu à l'un des piliers de la Société, Monseigneur Léon Bélanger, décédé le 14 février dernier.

Homme d'entreprise, ses multiples réalisations ont toujours porté sa marque. Pour sa part, la Société historique a pu bénéficier de ses lumières pendant tout près de cinquante ans.

Homme de conseil, il a toujours su émettre le bon commentaire au bon moment afin d'éclairer la discussion ou encore de permettre aux autres de se réaliser.

Homme de foi, tout ce qu'il a entrepris ne pouvait que réussir... avec l'aide de saint Joseph!

Des témoignages de gens qui l'ont connu ou côtoyé nous rappeleront certaines anecdotes ou nous feront connaître certains faits de la vie si active de cet homme. Nous assisterons même au dîner de sa première messe par le biais des écrits de son père, M. Fortunat Bélanger.

Visionnaire, Monseigneur parlait déjà d'un centre d'archives en 1948! La patience et la ténacité aidant (toujours frapper inlassablement sur le même clou - disait-il), il aura la joie d'assister à son inauguration et le visitera régulièrement, le temps de porter quelques documents à chacune de ses visites.

Il a voulu assurer la pérennité de cette oeuvre en mettant sur pied la Fondation Héritage Côte-du-Sud dont les résultats de la souscription, lancée le 25 avril dernier, laissent deviner que saint Joseph a maintenant un nouvel assistant.

Michel Dumais, rédacteur

SOCIÉTÉ HISTORIQUE de la Côte-du-Sud

Le Javelier

Revue de la Société historique de la Côte-du-Sud, publiée trois fois l'an, à l'intention de ses membres et des amateurs d'histoire régionale.

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LA CÔTE-DU-SUD
Case postale 937
La Pocatière G0R 1Z0
Tél. et fax: (418) 856-2104

Rédaction: Gaston Deschênes, Michel Dumais, Jean Foster, Angèle Gagnon, Henri Généreux, J.-Roland Mercier, Louise Morneau, François Taillon, Guy Théberge

Impression: Imprimerie Fortin, La Pocatière

Dépôt légal: Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada

La Société historique de la Côte-du-Sud est membre de la Fédération des Sociétés d'Histoire du Québec (F.S.H.Q.)

Pour devenir membre de la Société historique et recevoir gratuitement la revue *Le Javelier*:

10$	membre étudiant
15$	membre individuel
25$	membre institutionnel
100$ à 499$	membre bienfaiteur
500$ et plus	membre à vie

Nous émettons des reçus pour fins d'impôt

Membres à vie de la Société historique de la Côte-du-Sud

Famille Léopold Vocelle, La Pocatière

M. Gaston Deschênes, Sainte-Foy

"MERCI, MONSEIGNEUR...!"

Les administrateurs de la Société historique le 9 mai 1991

Au Collège de Sainte-Anne, avant la révolution tranquille, les dimanches prenaient des couleurs, des arômes et des sonorités inoubliables. Les nombreuses heures passées à la chapelle ne manquaient pas de cachet. Quel pensionnaire pourrait oublier le caractère grandiose que revêtaient les jours de fête? L'abbé Destroismaisons savait nous ménager des surprises avec des pièces d'orgue majestueuses et vibrantes; à la sortie de la grand'messe, il se lançait avec coeur dans des oeuvres de Widor, de Vierne ou de Guilmant.

C'est lors de ces fins de messe que j'ai vu l'abbé Léon Bélanger pour la première fois. Quand le cortège des prêtres se mettait en branle dans la grande allée centrale, mon attention se portait bien évidemment sur les camails et les rochets des chanoines et des prélats domestiques. Parmi les "curés" arborant soutane noire et surplis blanc, émergeait la tête de l'abbé Bélanger. Grand, droit, le visage serein, il avait le port altier et la démarche bien cadencée avec les accords des grandes orgues. Je trouvais donc qu'il avait l'air noble et le style fier!

Mon premier vrai contact avec cet homme se produisit plus tard alors que j'étais en Versification. Je fus convoqué à son bureau et fort impressionné d'y pénétrer. Responsable du journal étudiant "Le Dôme", il m'invitait à écrire un petit article. Pour me faciliter la tâche, il en avait rédigé l'essentiel me laissant le soin d'y mettre ma touche personnelle. Au cours des années suivantes, j'eus de fréquentes occasions de côtoyer celui que tout le monde appelait "le grand Léon". J'étais désormais dans l'équipe du journal étudiant; c'est à ce moment que ce média devint en même temps le journal des anciens et qu'on le rebaptisa "L'Union Amicale". Peu directif, l'abbé Léon nous faisait confiance en autant qu'on respectait la politique de la maison. Inutile de préciser que nos audaces n'avaient absolument rien de ce que l'on verra plus tard dans les écoles créées par le nouveau ministère de l'Éducation!

Professeur de rhétorique, le "père Bélanger" s'y était acquis une réputation enviable de grand érudit en même temps que de grand distrait. La légende s'est vite emparé de ce dernier trait de caractère et elle s'est répandue partout dans le Collège et jusqu'à l'extérieur. Même les jeunes de la petite salle le connaissaient de réputation avant d'arriver dans sa salle de classe.

Je n'ai jamais eu le bonheur d'être son élève, mais j'entendais le témoignage de ceux à qui il dispensait ses cours. On l'estimait beaucoup pour sa vaste culture, son raffinement et particulièrement pour son grand savoir en littérature. Il portait une vénération bien sentie pour les écrivains du pays; ses appréciations et critiques étaient originales, de sorte que, pendant longtemps, le bruit courut qu'il préparait en secret une histoire de la littérature canadienne-française.

Pendant le mandat du "chanoine Bélanger" comme supérieur du Collège, j'étudiais à l'Université. J'en ai peu entendu parler. On m'a rapporté des phrases célèbres qu'il aurait prononcées pour inciter toute la communauté collégiale à ne pas marcher sur le gazon en face du Collège. Avec son geste familier de la main droite, il aurait alors servi à son auditoire une tirade pathétique, du genre: "L'aimez-vous votre Collège? L'aimez-vous votre supérieur? L'aimez-vous votre pelouse??"

J'ai vraiment connu l'homme quand il est revenu de sa cure à L'Islet-sur-mer pour se retirer à La Pocatière au début des années soixante-dix. Alors

qu'il était à nouveau président de la Société historique, j'occupais le poste de publiciste et de libraire. Nous avons bâti ensemble de petits projets pour augmenter le membership et donner de la visibilité à la société d'histoire. C'est à cette époque qu'il initia une chronique d'histoire dans un hebdomadaire régional. Souvent, il déplorait le peu de conscience historique manifestée par des medias devenus des entreprises d'affaires plutôt que des éducateurs populaires. C'est plein d'enthousiasme qu'il appuya la naissance d'un bulletin de liaison entre les membres de la société historique. Rapidement, "Le Javelier" devint un lieu où il aimait produire quelques bons paragraphes.

Les réunions du conseil d'administration qu'il présidait n'avaient pas toujours l'articulation souhaitée. Ne voulant rien brusquer, il tolérait facilement quelques incartades aux règles de procédure, acceptant que les collaborateurs autour de la table se permettent de savoureuses "excursions" dans le passé, chacun évoquant des épisodes vécus en y rattachant des précisions de noms, de faits, de dates. Parfois, ça sentait la "ligue du vieux poêle"!

J'ai eu le grand bonheur de voyager avec Mgr Bélanger pour des sorties d'affaires et souvent pour des congrès d'histoire tenus un peu partout au Québec. Cet homme savait voyager, en toute confiance et sérénité; il jouissait d'un sens peu commun de l'adaptation. L'air toujours épanoui, il adorait découvrir ou revoir des beaux coins du pays. En septembre 1988, nous avions emprunté le bateau pour traverser sur la rive nord en route vers Chicoutimi via la route du petit Saguenay. Le paysage en montagne était à couper le souffle d'autant plus que le soleil du midi brillait de tous ses feux. Selon son habitude, il aimait réciter le chapelet en compagnie du conducteur. Cette fois-là, pour l'en dissuader, j'utilisai une astuce autre que l'urgence d'arrêter dîner. J'introduisis une cassette dans le lecteur de l'auto, lui expliquant que, de nos jours, on pouvait prier sans effort, en écoutant une compilation des plus beaux cantiques à la Vierge et à saint Joseph. Vous auriez dû le voir vibrer à cette musique et communier aux paysages uniques auxquels le soleil donnait des tonalités célestes! S'il est vrai qu'il vaut mieux "prier sur de la beauté" et aussi que "chanter, c'est prier deux fois", je vous assure que nous avons vécu là des moments tout à fait enivrants et probablement sanctifiants!

À compter de ce jour-là, il demanda à l'abbé Marcel Lamonde de le conseiller dans l'achat d'un bon lecteur de cassettes, et il prit un plaisir immense à écouter de la musique classique et spécialement des oeuvres de musique religieuse. Régulièrement, un de mes amis de Montréal lui envoyait des cassettes contenant des compilations de ses oeuvres préférées. Me parlant de cet ami, il me disait: «Vraiment, cet homme aura contribué à mettre une beauté céleste dans ma vieillesse!»

Il faut le répéter: Mgr Bélanger était très sensible à la beauté. On l'a bien vu quand il eut à construire les agrandissements du Collège de Sainte-Anne au début des années soixante et aussi lorsqu'il réussit, avec beaucoup de diplomatie, à redonner à l'église de L'Islet-sur-Mer son cachet architectural des origines.

À certains moments, Mgr Bélanger avait le geste et la démarche un peu pontificales, disons plutôt "pontifiantes". On rapporte que, lors d'une visite à la mission du Nicaragua avec l'évêque de Sainte-Anne, Mgr Desrochers se voyait astreint à porter les bagages alors que Mgr Bélanger passait dans la foule qui l'acclamait comme si c'était lui l'évêque! Pourtant, il savait être près des gens grâce à son affabilité naturelle. Renseigné sur les événements de l'actualité, parce que bien au fait de leurs enracinements historiques, il savait exposer avec justesse ses convictions et souvent avec une saine touche d'humour moqueur. Qui aurait pu se sentir brusqué par les propos d'un homme dont la prudence n'avait d'égale que sa douceur?

J'ai connu, côtoyé et apprécié en Mgr Bélanger un homme, un prêtre qui avait conservé une bonne dose d'optimisme même si le monde actuel lui offrait un spectacle bien différent de son univers. Un homme animé d'un grand respect pour les personnes et pour l'Église qu'il a servie avec un sens aigu de l'engagement fidèle et du don total de sa personne.

Parce que cet homme a passé parmi nous "en faisant le bien", ceux qui l'ont connu et aimé auront eu la chance d'apprendre à devenir meilleur. C'est mon cas. Adieu et merci "cher grand Léon"!

Guy Théberge
Président de la Société historique de la Côte-du-Sud

MONSEIGNEUR LÉON BÉLANGER
(1907-1995)

Avec le décès de monseigneur Léon Bélanger, le 14 février 1995, la Côte-du-Sud a perdu l'un des plus vaillants défenseurs de son patrimoine et de son identité. En 1990, la Société historique avait souligné le mérite exceptionnel de cet homme qui a multiplié les gestes, les oeuvres, les initiatives et les paroles au service de l'histoire régionale.

Ses origines

Né à Saint-Thomas de Montmagny le 23 octobre 1907, monseigneur Léon Bélanger est issu d'une des plus anciennes familles du Québec et de la Côte-du-Sud. Son père, Fortunat Bélanger, était tout un personnage. Prospecteur et mineur au Yukon pendant sa jeunesse, il a ensuite repris la terre familiale, maniant tout aussi bien la plume que la charrue. C'est ainsi qu'il a obtenu la médaille d'or du Mérite agricole en 1912 et qu'il a publié de nombreuses lettres et chroniques dans les journaux de l'époque. Dans ses *Mémoires d'un cultivateur*, publiées en 1936, il rappelle la visite impromptue faite à Montmagny, en 1912, par deux membres de l'Académie française. Venus à Québec à l'occasion du Premier Congrès de la langue française, Étienne Lamy et René Bazin voulaient étudier «l'âme française en Amérique» et ils se sont laissés guider vers les fermes de Joseph Nicole et de Fortunat Bélanger. Une lettre de ce dernier est d'ailleurs reproduite dans le rapport que Bazin a fait dans la Revue des Deux Mondes. Au journaliste Jules Fournier, qui s'expliquait difficilement qu'un habitant de la Rivière-du-Sud puisse écrire aussi bien, Fortunat Bélanger répliqua «que les classes instruites en général ont besoin de beaucoup d'éclaircissement sur le compte de l'habitant pour le bien juger».

Cet incident permet d'illustrer le milieu dans lequel monseigneur Bélanger a grandi: modeste, sans doute, mais intellectuellement et moralement privilégié.

Ses études et sa carrière

Après des études au Collège de Sainte-Anne et au Grand Séminaire de Québec, monseigneur Bélanger est ordonné prêtre le 24 juillet 1932, à Saint-Thomas. La même année, il entre au Collège de Sainte-Anne où il enseigne jusqu'en 1961. Entre-temps, il était allé se perfectionner en lettres et en pédagogie à l'Université Laval puis en littérature à Paris. Au terme de cette carrière où il enseigne les civilisations grecque et latine, les littératures étrangères et surtout la littérature canadienne-française, il assume les fonctions de supérieur du Collège de 1961 à 1966.

C'est au Collège de Sainte-Anne qu'il commence à s'intéresser à l'histoire. En 1948, il est parmi les professeurs du Collège et de l'École d'agriculture invités par Mgr Lebon à former une société d'histoire régionale. Il est aussitôt élu secrétaire de la Société historique de Kamouraska qui deviendra, en 1954, la Société historique de la Côte-du-Sud. Il collabore au premier bulletin de cette société, à la *Gazette des Campagnes*, qui lui sert d'organe officieux, et à la rédaction d'une monographie sur Saint-Alexandre. De 1963 à 1966, il occupe la présidence de la société.

Le 25 septembre 1966, monseigneur Bélanger est nommé curé de L'Islet, sur la seigneurie concédée par Frontenac à son ancêtre

François Bélanger. L'église de L'Islet est l'une des plus anciennes de la Côte-du-Sud et elle vient alors d'être classée monument historique. Monseigneur Bélanger préside à sa restauration qui s'étend sur plus de dix ans. En 1968, il publie un ouvrage sur l'histoire de cette église bicentenaire. Ensuite, il s'intéresse au tricentenaire de la concession des deux seigneuries qui forment L'Islet et il publie une monographie sur cette paroisse en 1977.

La retraite active

L'année du tricentenaire de L'Islet marque aussi le moment où il laisse sa cure. À l'âge où plusieurs de ses contemporains s'adonnent aux plaisirs de la retraite ou sont forcés au repos, monseigneur Bélanger profite de sa vitalité physique et intellectuelle pour se consacrer à l'histoire de la Côte-du-Sud.

En 1979, il met la dernière main à une nouvelle édition — revue et mise à jour — de son ouvrage sur l'église de L'Islet. En 1981, à la demande du service de l'éducation des adultes du Cégep de La Pocatière, il édite un recueil de légendes de Saint-Jean-Port-Joli. C'est aussi en 1981 qu'il reprend la présidence de la Société historique, pour un deuxième mandat de cinq ans. À la recherche de nouveaux moyens pour faire connaître l'histoire de la région, il regroupe quelques collaborateurs autour d'un projet de chroniques dans les hebdomadaires régionaux. Il en rédige lui-même la majorité. En 1985, il est à l'origine du nouveau bulletin de la Société historique, *Le Javelier*, qui est devenu une véritable revue d'histoire régionale.

Pendant son mandat, monseigneur Bélanger reste sur la barricade pour défendre l'identité de la Côte-du-Sud face aux découpages administratifs qui ne tiennent pas compte des réalités historiques et géographiques. À plusieurs reprises et de diverses façons, il exprime énergiquement son opinion libre et indépendante. On lui doit notamment une esquisse historique de la région publiée en 1984.

Au cours des dernières années, malgré des problèmes de santé, il persiste à suivre les activités de plusieurs organismes: la Société historique de la Côte-du-Sud, dont il est toujours président honoraire, la Corporation pour la mise en valeur de Grosse-Ile, le Groupe de recherche sur l'histoire de la Côte-du-Sud, le comité de financement pour la rédaction de la synthèse d'histoire régionale. Sa dernière oeuvre, construite pour l'avenir, est la Fondation Héritage-Côte-du-Sud qui vise à établir un capital en vue de financer les activités de la Société historique. Monseigneur Bélanger en a été le président fondateur. Il a recueilli ou fourni lui-même, dans une proportion qu'il s'est refusé à révéler, les premiers fonds et il a contribué d'une manière exceptionnelle, avec les membres de sa famille, à la constitution d'un capital déjà fort honorable.

«La religion, la patrie, la terre»

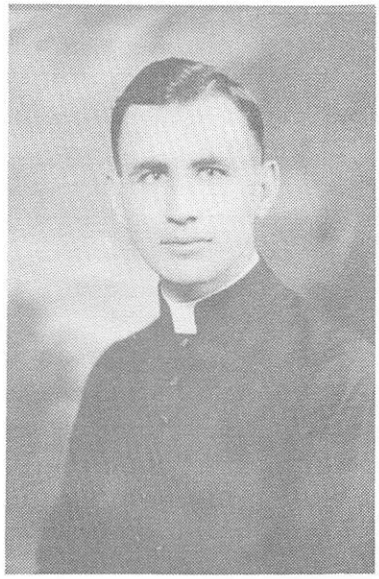
Charlevoix a eu monseigneur Savard, le Saguenay, monseigneur Tremblay, la Mauricie, monseigneur Tessier, et la Côte-du-Sud, avec son illustre historien, n'a rien à leur envier. Né dans Montmagny, professeur dans Kamouraska, curé dans l'Islet, monseigneur Bélanger s'est exceptionnellement identifié à la Côte-du-Sud et à son patrimoine culturel et matériel. Il a donné un exemple d'engagement, de constance et de ténacité.

Dans ses *Mémoires*, Fortunat Bélanger a décrit fièrement la fête familiale qui a suivi l'ordination de son fils, le 24 juillet 1932:

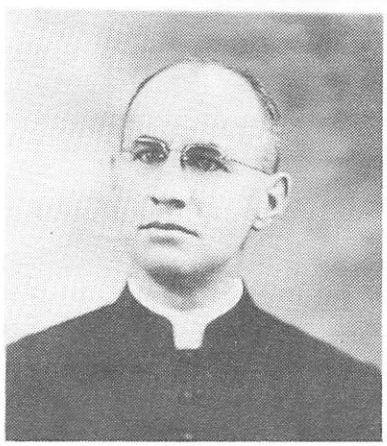
«Pour la circonstance, j'avais hissé une belle trinité de drapeaux. Le drapeau du Sacré-Coeur avec, d'un côté, celui du Mérite Agricole et, de l'autre, celui de Carillon. La Religion, la Patrie, la Terre. Avec une trinité comme celle-là pour apanage, une maison vit longtemps.»

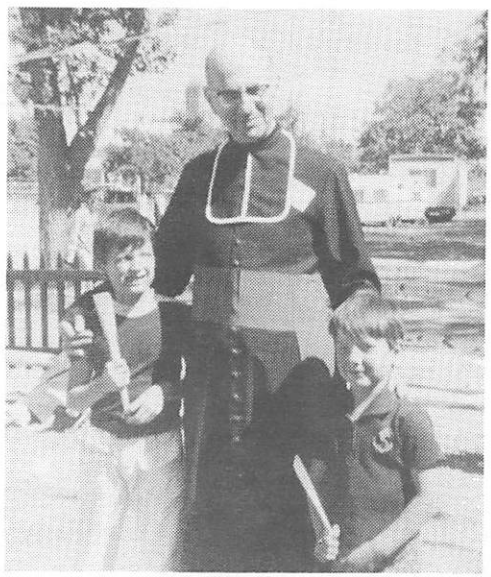
Gaston Deschênes
Vice-président de la Fondation Héritage-Côte-du-Sud
Le 18 février 1995, jour des funérailles de monseigneur Bélanger

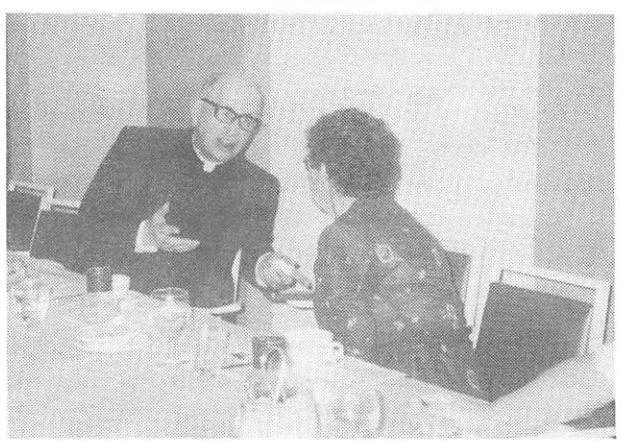
QUELQUES PHOTOGRAPHIES



QUELQUES SOUVENIRS







SOUVENIRS D'UNE ORDINATION PAR FORTUNAT BÉLANGER

Le 24 juillet 1932, Dieu me faisait la grâce d'appeler un de mes fils au service des autels.

Par la bienveillante entremise de Mgr J.-Alfred Paré, notre estimé curé d'alors, Son Éminence le Cardinal Villeneuve me faisait la faveur de venir ordonner mon fils à Montmagny même.

À cette occasion, deux de mes filles, religieuses à la Congrégation de Notre-Dame dans le temps, une autre est allée les rejoindre depuis, une belle-soeur et une nièce de la même communauté avaient obtenu de leur Supérieure Générale l'autorisation d'être au milieu de nous.

Au cours de cette cérémonie et pendant la première messe, le lendemain, je me trouvais de ce fait encadré de quatre blanches cornettes: impossible de rester sur la terre avec deux paires d'ailes comme celles-là.

Cet événement remarquable donna lieu à une belle réunion de famille. Au-delà de cent membres des différentes familles qui composent la parenté, les invités ne dépassaient pas le 3e degré de consanguinité, et plusieurs représentants du clergé prenaient place au dîner intime qui suivit la première messe. La température idéale de la journée nous permit de goûter davantage le banquet "sous la tente", dans le bocage, en face de la vieille maison.

La Rivière du sud qui coulait lentement tout à côté de nous n'enlevait rien au charme du décor. Un convive me fit remarquer: «mais on ne devrait pas mourir ici.» «En tout cas, repris-je, on a tout ce qu'il faut pour y vivre longtemps, mes soixante-dix ans ne me pèsent pas sensiblement encore.»

À l'issue du banquet, quelques-uns des convives furent appelés à prendre la parole.

Le nouvel ordonné exprima ses sentiments de reconnaissance à l'endroit de sa famille et de son curé.

Mgr le curé dans une allocution qu'il savait faire si à propos en pareille circonstance fit l'éloge des familles de Montmagny et eut une mention

particulièrement délicate pour la mienne. Les miens et moi garderont un réconfortant souvenir de l'attention de Mgr pour nous à cette occasion.

Le Rév. M. Auguste Lessard lui a succédé à la cure de Montmagny. Si je rapproche ces deux noms, c'est pour avoir l'occasion de dire que le dévouement et le zèle de notre estimé curé actuel ne nous empêchent pas de nous souvenir des oeuvres de son prédécesseur et me procurer le plaisir de noter en passant que les paroissiens de Montmagny savent appliquer la devise chère aux Canadiens-français: *Je me souviens.*

En marge de ses activités spirituelles si fructueuses, Mgr Paré nous a laissé notre belle église restaurée avec son ancien cachet et notre cimetière St-Odilon sans égal dans le bas du fleuve et je ne saurais dire jusqu'où en remontant.

M. l'abbé Alphonse Fortin, le Supérieur actuel du collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière et prédicateur à la messe, ce matin-là, représentait l'Alma Mater du nouvel ordonné. Il rappela le lien que les études du nouveau prêtre avaient établi entre le collège de Ste-Anne et ma famille.

M. le juge P.-Auguste Choquette fit revivre à notre souvenir la visite des distingués représentants de l'Académie française en 1912.

Sub tuum praesidium, O Maria

✠

Souvenir

de mon

Ordination Sacerdotale

conférée par

S. E. Mgr J.-M.-Rodrigue Villeneuve, O. M. I.

Archevêque de Québec

et de ma

Première Messe

dans l'église de

Saint-Thomas de Montmagny

Les 24 et 25 juillet 1932

Léon Bélanger, ptre.

"Bénissez, Seigneur, ceux des miens qui ne sont plus, bénissez ceux qui m'ont fait du bien par amour pour vous."

"Priez, mes frères, afin que mon sacrifice qui est aussi le vôtre soit agréable à Dieu."

MADE IN ITALY

Le mot de la fin fut donné à M. l'abbé Alphonse Têtu, mon parent celui-là, qui termine aujourd'hui, une carrière consacrée à l'enseignement et au ministère des âmes, au collège de Ste-Anne et dont les soixante-dix-huit ans ne semblent pas avoir assombri ni l'humeur ni l'esprit. Au cours de ses brèves paroles, il ne nous laissa rien ignorer de l'attachement qu'il conserve à l'égard de la famille à laquelle il est uni par son ancêtre, plus récemment encore par ma mère.

Un jour, M. Têtu disait à quelqu'un en ma présence, avec cette pointe de malice qui lui est particulière: «On ne choisit pas ses parents.» Eh bien! j'en ai profité et n'ai pas manqué, par l'entremise de mon fils, de lui fournir l'occasion d'aider un parent de ses conseils dans la préparation de ses mémoires.

Je compte sur son indulgence et celle des lecteurs pour juger de la mesure dans laquelle j'ai suivi ses conseils.

Je réserve un mot pour l'abbé Albert Dion, l'auteur très apprécié d'une récente histoire sur Montmagny, mon confrère de classe chez les Frères, qui m'honore de son amitié depuis. Malheureusement, un contretemps le fit arriver en retard et on dut le placer au bout de la table. Comme j'exprimais mes regrets à Mgr le curé de le voir placer tout au bout comme cela, Mgr de répondre: «Qu'il tienne son bout.» J'en étais quitte pour l'inquiétude, car j'étais sûr que M. Dion, grâce aux ressources de son esprit, saurait le tenir.

Je serais heureux de nommer ici tous les convives, mais le nombre en est trop grand. Une, en tout cas, qui n'oubliera pas de sitôt cette belle fête, c'est la seconde maman. Comme elle était fière de son abbé pour qui le Bon Dieu avait réservé tant de grâces ce jour-là.

Pour la circonstance, j'avais hissé une belle trinité de drapeaux. Le drapeau du Sacré-Coeur avec, d'un côté, celui du Mérite Agricole et, de l'autre celui de Carillon. La Religion, la Patrie, la Terre. Avec une trinité comme celle-là pour apanage, une maison vit longtemps.

Fortunat Bélanger, *Mémoires d'un cultivateur*, Le Soleil, Québec, 1936, p. 225-230.

TÉMOIGNAGES

C'est avec plaisir que je rends hommage à un être qui a su me guider et m'inciter à poursuivre mes recherches dans les moments d'hésitation et de doute au sujet du personnage que j'ai traité dans le dernier cahier d'histoire, Louis-Olivier Gamache, et ce dès 1977. Dans les moments critiques, il me disait: «il faut attendre l'inspiration.» Il avait parfaitement raison, il faut savoir attendre et tout arrive à point.

Je ne pourrai oublier son sourire discret de contentement quand je lui ai donné ce livre lors de son lancement l'automne passé. Et le lendemain, où je lui remettais un exemplaire d'un second ouvrage portant sur les maisons de l'Islet, il me dit: «Toi si tu n'avais pas fait ça...»

Quelques-uns parmi vous se souviendront qu'il employait parfois, pour nous expliquer quelque chose, un vous savez avec un ton qu'on n'oublie pas.

C'était un homme et un pasteur ferme dans ses jugements qui accordait une importance à l'échelle des valeurs humaines. Il nous donnait confiance et son effacement ne diminuait en rien l'importance qu'il revêtait à nos yeux.

À nous de continuer dans le respect le chemin déjà tracé par cet homme remarquable.

Paix et bonheur à vous Monseigneur Bélanger.

Mme Angèle Gagnon
L'Islet-sur-Mer

Lors d'une réunion de la Société historique, au Collège de Sainte-Anne, en 1974, Mgr Léon Bélanger m'a proposé comme président de la Société alors qu'il était secrétaire. Dès lors, j'ai apprécié la confiance de son amitié. Je conserve un précieux souvenir de cet historien distingué, dévoué à la promotion de la Côte-du-Sud.

Henri Généreux, La Pocatière
Président de la SHCS de 1974 à 1981

On m'a dit récemment que je remplaçais Mgr Bélanger en tant que secrétaire de la Société historique. J'ai dû rectifier les faits. Je suis un de ses successeurs et non son remplaçant car on ne remplacera jamais Monseigneur. Nul doute qu'il continue à faire le bien comme il nous le recommandait si souvent. À nous d'en faire autant.

Michel Dumais
Secrétaire-trésorier de la SHCS

Sous cet air grave et solennel qui m'avait tant impressionnée, j'ai bien vite découvert chez Mgr Bélanger un prêtre chaleureux et d'une grande disponibilité. Spirituel, érudit, apôtre de foi et de valeurs profondes, Mgr Bélanger rendait chaque rencontre ô combien enrichissante!

Son attachement, son engagement inlassable envers sa chère Côte-du-Sud et sa non moins chère Société historique m'incitent à poursuivre un humble apport pour cette cause qui lui tenait tellement à coeur.

Par son oeuvre méritoire, Mgr Bélanger fut et restera dans notre mémoire à tous, un grand éducateur. Il m'a définitivement convertie à l'histoire.

Merci Mgr Bélanger.

Louise Morneau
Vice-présidente de la SHCS

Lettre à un ami disparu

Mgr Bélanger,

D'où vous êtes, permettez que je vous raconte un rêve que je fis. Comme au cours de nos nombreux voyages, nous devisions ensemble sur une foule de sujets. Votre érudition, votre culture, votre sens de l'histoire faisaient paraître courts les itinéraires les plus longs. L'art de raconter et de commenter était enjolivé d'humour, émaillé d'anecdotes. Bref, votre compagnie me plaisait. Des exigences? Point. Vous vous accomodiez d'un rien. Pour vous, seule importait la nourriture intellectuelle et spirituelle, celle des grands esprits...

L'âme du prêtre que vous étiez et que vous êtes à jamais perçait dans la conversation. La foi, l'espérance et la charité vous animaient. Sans famille terrestre, vous aviez adopté avec humanisme l'humanité. Cela se sentait... Péguy eût goûté votre humilité, s'il eût entendu, comme moi, les ave de vos rosaires quotidiens, que vous me fîtes apprécier. Que la honte couvre ceux qui vous trouvaient distrait! Vous étiez un de ces hommes qui possèdent en eux une voix et qui l'écoutent. Ces hommes-là semblent coupés de la réalité; certes pas; ils sont attentifs. Avant tout, votre douceur cachait l'opiniâtreté de votre méditation. Vous pensiez avec acharnement vous refusant le droit d'abandonner une idée si elle n'était totalement approfondie.

La sagesse vous poussait à étudier encore. La preuve: vous étiez en train de lire *L'histoire de l'Église* de Daniel Rops.

Fidélité à la littérature, fidélité à Dieu et à son Église!

Hélas! à mon réveil, je regrettai de ne pas vous avoir exprimé mon amitié pour vous avant votre départ terrestre. Avec émotion, mon meilleur souvenir.

95-05-02 Jean Foster

Lorsque j'ai connu Mgr Bélanger, c'était pour solliciter son aide pour la petite bibliothèque que nous organisions à l'école du village. Il m'a alors remis le volume Le chevalier des mers (Iberville) de l'abbé Pascal Potvin, professeur d'histoire au Collège de Sainte-Anne. On percevait déjà son intérêt pour l'histoire de chez nous. Il était alors jeune prêtre et m'avait entretenu longuement sur la possibilité que je poursuive mes études au Collège.

J'ai repris contact avec Mgr Bélanger lorsqu'il m'a approché pour travailler avec lui à la Société historique, ce que je ne pouvais lui refuser et j'étais très heureux de le faire. Ça allait très bien dans l'orientation de mes loisirs.

À ma retraite, j'ai foncé encore plus et quel plaisir de travailler sous la gouverne de cet intellectuel et historien qu'était Mgr Bélanger. Il me semble l'entendre dire: «Notre centre d'archives, nous l'aurons.»

J'ai fait quelques petits voyages dans la région au son des Ave Maria. Entre autres un certain à Montmagny où nous devions prendre connaissance d'un rapport sur la Grosse-Ile. Malheureusement la réunion avait eu lieu la veille. Distraction de Monseigneur???

Ensemble, nous avons assisté à plusieurs congrès de la Société Saint-Jean-Baptiste diocésaine. En 1988, à Saint-Paul et à titre de président, j'étais honoré de lui remettre le prix annuel de la SSJB diocésaine. C'était une reconnaissnace qui lui était due.

J.-Roland Mercier
La Pocatière

ARCHIVES

Premier secrétaire de la Société historique de la Côte-du-Sud, Mgr Bélanger s'intéresse de très près au patrimoine, à l'histoire et surtout à ses sources: les documents d'archives. Toujours préoccupé de les sauvegarder et de les préserver, il entrevoit déjà la possibilité de créer un endroit où les regrouper et les rendre accessibles dans les meilleures conditions possibles. Ainsi, en 1984 il écrit «La Société historique de la Côte-du-Sud travaille depuis trente-six ans à bâtir un centre régional d'archives. Elle souhaite vivement sa création et entend mener à terme le travail requis à la mise en valeur de cette partie du patrimoine régional.»

Un an plus tard, alors qu'il est président de la Société, Mgr Bélanger s'implique activement dans un comité qui entend mettre sur pied un centre régional d'archives. Il déplore «l'absence d'un centre régional d'archives. Les richesses du territoire nous semblent pourtant le justifier. L'ensemble des constituantes de notre histoire régionale nous permet de croire en cette possibilité de réaliser chez-nous un centre régional agréé. C'est là où notre intervention de sauvetage et de mise en valeur de fonds d'archives pourrait être pertinente.» Le centre d'archives de la Côte-du-Sud et du Collège de Sainte-Anne verra finalement le jour en 1990. Fier de cette institution régionale, Mgr Bélanger la soutiendra toujours de toutes ses forces et suivra son évolution de façon assidue. Pour qu'on se souvienne, la salle des chercheurs du centre d'archives a été baptisée salle Mgr Léon-Bélanger lors d'une cérémonie spéciale le 25 avril dernier.

Grâce à la persévérance de ce grand homme et de nombreux autres collaborateurs, le centre d'archives tant désiré connaît un développement constant d'année en année. Le Centre d'archives de la Côte-du-Sud et du Collège de Sainte-Anne a connu en 1994 une hausse importante de fréquentation, soit 526 chercheurs originaires de toutes les régions de la Côte-du-Sud, du Canada et des États-Unis. Cet accroissement du nombre de chercheurs représente une augmentation de 35% par rapport à l'année 1993. Depuis son installation en 1991, dans des locaux, plus modernes et offrant d'excellentes conditions de conservation, le Centre d'archives enregistre une constante progression du nombre de ses visiteurs. Les Archives de la Côte-du-Sud ont pour objectifs la préservation, la diffusion, la conservation et la mise en valeur du patrimoine archivistique de la région de la Côte-du-Sud, tels les photos, registres, cartes mortuaires, papiers de famille, cartes et plans, etc. Membre du Réseau des utilisateurs et diffuseurs d'archives de l'est du Québec depuis 1993, le Centre conserve plus de 300 mètres linéaires de documents, 63 000 photographies, plus de 2 500 cartes et plans, 676 bobines vidéos et possède une bibliothèque de référence portant sur l'histoire de la région. Une importante section de généalogie s'ajoute aux documents mis à la disposition du public.

En 1994, les Archives de la Côte-du-Sud ont acquis plus de 15 mètres linéaires d'archives et conservent des documents d'une grande importance pour l'histoire de la région. À titre d'exemples, citons les archives du sculpteur Médard Bourgault, du photographe Arthur Gendreau, de Mgr Léon Bélanger, des Jeunesses Musicales, de l'Oeuvre des terrains de jeux de La Pocatière, de Roland Martin, de Georges Bouchard, de la Fabrique de Sainte-Anne, de la Fabrique de Cap Saint-Ignace, du magasin général Norbert Dionne de Saint-Pacôme, de l'abbé Armand Proulx, de la famille Couillard/Dupuis, etc. Afin de les rendre accessibles, le Centre a publié, en mars 1994, un guide des fonds et collections d'archives disponibles pour la recherche. Grâce à l'aide financière apportée par le Conseil canadien des archives, nous avons pu commencer un inventaire analytique de la collection de photographies, disponible sur informatique pour les chercheurs. Ces derniers ont consulté les archives, surtout dans les domaines de la généalogie, de l'histoire régionale et familiale et de la recherche iconographique.

En regardant le chemin parcouru depuis 1948, on ne peut s'empêcher d'admirer le travail et le courage de ces grands personnages dont fait partie Mgr Bélanger. Il est impératif de posséder et de conserver des institutions comme la nôtre afin d'en perpétuer le souvenir.

François Taillon

Titre d'ascendance de Monseigneur Léon Bélanger

S i l'on reconnaît l'arbre à ses fruits, il faudrait consacrer un *Javelier* complet pour ne citer que brièvement les ancêtres de Monseigneur Léon Bélanger qui ont fait leur marque à leur manière. Déjà, dans le numéro de septembre 1991, nous apprenions que les trois évêques ayant dirigé le diocèse de Sainte-Anne partageaient un ancêtre commun: François Bélanger!

Cette page se veut simple et concise à l'image de ce représentant de la dixième génération des Bélanger: Léon, fils de Fortunat et de Marie Louise Bélanger.

Michel Dumais

Première génération

François Bélanger 12 janvier 1637 Québec Marie Guyon

Deuxième génération

Charles Bélanger 21 novembre 1663 Château-Richer Barbe Cloutier

Troisième génération

Charles Bélanger 18 février 1692 Ste-Anne-de-Beaupré Geneviève Gagnon

Quatrième génération

Charles Bélanger 4 octobre 1723 Saint-Thomas de Montmagny Élisabeth Fournier

Cinquième génération

Louis Bélanger 17 janvier 1752 Saint-Vallier Marie-Madeleine Vallée

Sixième génération

Louis Bélanger 10 juillet 1786 Saint-Thomas de Montmagny Thècle Boulet

Septième génération

Jean-Baptiste Bélanger 16 janvier 1821 Saint-Thomas de Montmagny Geneviève Talbot

Huitième génération

Joseph Bélanger 7 février 1865 Saint-Thomas de Montmagny Adéline Têtu

Neuvième génération

Fortunat Bélanger 15 février 1898 Saint-Thomas de Montmagny Marie-Louise Bélanger

Dixième génération

Monseigneur Léon Bélanger 1907-1995

INFOS

LES ARCHIVES

NE LAISSEZ PAS VOS SOUVENIRS S'ENVOLER!

Photographies, cartes postales, cartes mortuaires, contrats, correspondance, livres de comptes, films, cartes et plans qui dorment dans vos greniers sont des témoins importants de notre histoire.

Confiez ces documents aux *Archives de la Côte-du-Sud et du Collège de Sainte-Anne* et faites revivre l'histoire de notre région.

Contactez sans tarder votre centre d'archives au casier postal 937, La Pocatière, G0R 1Z0 856-2104.

Merci à tous ceux qui nous font don de documents d'archives permettant ainsi d'offrir à nos chercheurs un éventail de sujets de recherche de plus en plus important.

NOUVELLES PARUTIONS

De Mme Angéline Saint-Pierre. *Rions, La Publicité.* Volume de 110 pages retraçant diverses facettes de la publicité dans les journaux entre 1892 et 1938. En vente à la S.H.C.S. au coût de 10$ + 15% de frais de poste.

De M. Michel Dumais. *Répertoire des sépultures de Saint-Pascal de Kamouraska, 1829-1995.* 130 p. Plus de 7 400 sépultures. En vente à la S.H.C.S. au coût de 12$ + 15% de frais de poste.

LIVRES USAGÉS

Si vous avez des volumes dont vous ne vous servez plus, venez nous les porter ou appelez-nous, nous irons les chercher.

Ils permettront d'offrir un choix plus complet à nos chercheurs et ceux que nous aurons en double pourront faire l'objet d'une vente au profit du centre d'archives lors de la réunion générale annuelle.

CONGRÈS - CONGRÈS - CONGRÈS

Rivière-du-Loup, plus qu'une rivière, un fleuve.

Le 30e congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec aura lieu à Rivière-du-Loup du 2 au 4 juin prochains.

Pour informations: Société d'histoire et de généalogie de Rivière-du-Loup, 65, rue Hôtel de Ville, Rivière-du-Loup, G5R 1L4 **867-4245**.

NOUVELLES ACQUISITIONS

Dictionnaire illustré des noms et lieux du Québec (925 p.) publié par la Commission de toponymie du Québec. Ce volume nous a été gracieusement offert par M. le Docteur Raymond-Marie Raymond et son épouse Mme Lilianne Grenier. Nous les remercions de ce cadeau fort utile aux chercheurs.

Merci à MM. les abbés Armand Proulx et Dominique Gosselin pour leurs revues de généalogie.

Un merci bien chaleureux à toutes les paroisses qui reconnaissent les services que nous pouvons rendre en nous offrant un exemplaire de leur volume anniversaire. Merci donc à Saint-Cyrille, Sainte-Perpétue, Tourville et Saint-Philippe pour ne citer que les derniers dons.

SALLE MGR LÉON-BÉLANGER

Lors du lancement de la campagne de souscription de la Fondation Héritage Côte-du-Sud le 25 avril dernier, la salle des chercheurs du centre d'archives fut baptisée salle Mgr Léon-Bélanger. Merci à tous nos visiteurs ainsi qu'à l'Auberge Cap-Martin et Ville La Pocatière qui ont fait de cette soirée un succès.

PROCHAINS THÈMES

Des sujets tels que la Déportation des Acadiens, les décors intérieurs et les moulins seront abordés prochainement. Envoyez-nous des articles, nous serons heureux de les lire et les faire connaître.